

BULLETIN THÉOLOGIQUE

N°3 – Rentrée 2015

Le Bulletin théologique est une revue éditée par des professeurs et étudiants du [Centre Théologique Universitaire](#) de Rouen

Sommaire

(Cliquer sur les titres pour accéder aux articles et (↑) pour revenir au Sommaire)

Actualité théologique

- [Présentation de l'Encyclique *Laudato si*](#) (Jean-Louis Gourdain)
- [Wade Davis et l'ethnosphère](#) (Yves Millou)

Contributions théologiques

- [Le péché originel, une tradition mise au défi et le défi d'une tradition](#) (Gérard Vargas)
- [La Beauté peut-elle nous sauver ?](#) (Adeline Gouarné)
- [Dieu, le « tout-Autre » ?](#) (Yves Millou)

Spiritualité

- [Le pèlerinage des « Amis de Lourdes »](#) (Marie-Josèphe Savoye)
- [« Dis seulement une parole... »](#) (Yves Millou)

Actualités des livres

- [J.P. Vesco : Tout amour véritable est indissoluble](#) (Henri Couturier)

Sitographie (Paul Paumier)

Bibliographie

Actualité théologique (↑)

Laudato Si : un texte majeur sur la crise écologique

On reproche souvent à l'Église de tenir un discours inactuel, coupé des réalités du monde contemporain : ce n'est certes pas le cas de l'encyclique *Laudato Si*, qui porte sur un sujet brûlant, non seulement le réchauffement climatique ni même la seule protection de l'environnement, mais plus largement « la sauvegarde de la maison commune¹ », qui est notre terre, et de ses habitants. Il s'agit ainsi de discerner, au-delà des symptômes de la crise actuelle, ses causes, qui ressortissent largement au mode de vie de l'humanité, dominé depuis deux siècles par le « paradigme technologique² », et d'esquisser des solutions.

On conçoit que les destinataires d'une telle réflexion, dense et de grande ampleur, ne soient pas seulement les clercs et fidèles catholiques, comme c'est le cas habituellement pour les encycliques, mais « chaque personne qui habite cette planète³ ». Ce souci d'ouverture se manifeste également dans les références avancées. Le titre lui-même est une citation du *Cantique des créatures* de François d'Assise, sous le patronage duquel est placée toute l'encyclique ; la Bible est naturellement citée, de même que les textes des Papes, de Jean XXIII à Jean-Paul II essentiellement, mais aussi, et dès l'introduction, le patriarche orthodoxe Bartholomée, les conférences épiscopales du monde entier et pas seulement des pays européens, et même, au détour d'une note⁴, un maître spirituel issu du soufisme. Impossible donc de reprocher à ce texte un caractère occidental-centré ; on sent qu'il émane d'un homme des pays du Sud, un pasteur universel, ce qui est le sens étymologique et trop souvent oublié de l'adjectif « catholique ».

Le premier chapitre de l'encyclique, qui en comporte six, expose « ce qui se passe dans notre maison », à savoir les symptômes d'une crise d'une gravité exceptionnelle dont les pauvres sont les premières victimes : pollution, réchauffement climatique, dont l'origine humaine est affirmée sans ambiguïté, problème de l'eau, perte de la biodiversité, dégradation de la qualité de la vie humaine. Devant toutes ces réalités, les hommes ne sont pas égaux : les plus faibles sont les premiers touchés et, alors qu'ils constituent la majorité des habitants de la planète, leurs problèmes sont trop souvent négligés parce qu'ils se trouvent éloignés des centres de décision. Alors qu'on utilise la dette financière des pays pauvres pour mieux les contrôler, le pape avance l'idée révolutionnaire d'une « dette écologique⁵ » du Nord envers le Sud. Pour solder cette dette, il faut que les pays riches limitent leurs prélèvements d'énergie non renouvelable, aident les pays pauvres par des programmes de développement et de soutien aux politiques de développement.

1 « Sur la sauvegarde de la maison commune » est en effet le sous-titre de ce document. On y reconnaîtra sans doute une expression employée par Mikhaïl Gorbatchev en son temps pour parler du continent européen.

2 Expression employée au §103

3 §3 « Je voudrais m'adresser à chaque personne qui habite cette planète » ; le pape François s'autorise du précédent de Jean XXIII qui, dans *Pacem in terris*, s'adressait à tous les hommes de bonne volonté.

4 La note 159

5 §51

L'analyse ne se limite pas à l'énumération des symptômes de la crise, elle en dénonce sans faiblesse les causes, leur « racine humaine⁶ ». A la source du mal est la domination absolue du « paradigme technologique » depuis deux siècles. Il ne s'agit pas de nier les bienfaits de la technique ni même sa capacité à produire de la beauté ; mais la technique nous confère « un terrible pouvoir⁷ », que l'être humain n'a pas été préparé à utiliser correctement par une éducation appropriée, qui aurait développé conscience et responsabilité. Ce paradigme a développé une conception du sujet qui possède son objet, la volonté d'extraire des choses tout ce qui est possible dans une exploitation sans frein, l'idée d'une croissance sans limite, qui repose sur l'illusion de la disponibilité infinie des biens de la terre. Outre ses conséquences écologiques, la domination du paradigme technologique exerce une emprise néfaste sur l'économie, qui vise seulement au profit et non pas au bien-être, et sur la politique. « L'anthropocentrisme moderne a fini par mettre la raison technique au-dessus de la réalité⁸. »

Le culte d'un pouvoir humain sans limite conféré par la technique aboutit à un « relativisme pratique⁹ » (tout ce qui ne sert pas mon intérêt immédiat est relatif), dévastateur à la fois des relations humaines et du lien de l'homme à la nature. Bref, la crise écologique est une manifestation de la crise humaine, culturelle, éthique, spirituelle de la modernité.

Mais, dira-t-on, les chrétiens sont-ils sans responsabilité dans cette exploitation éhontée des biens naturels ? N'est-il pas écrit en Genèse 1, 28 : « Emplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre » ? Dans le chapitre 2¹⁰ essentiellement, et aussi dans le dernier chapitre, le pape répond à cette objection en développant toute une théologie de la création qui corrige la compréhension faussée qu'on a souvent eue de ce texte. Les trois relations fondamentales, avec le Créateur, avec la nature et avec le prochain, ont été totalement perverties par le péché. Voulant se faire Dieu, l'homme a dénaturé sa mission de « soumettre / dominer la terre ». Il a transformé en domination violente de la terre sa mission qui était d'en prendre soin : l'homme a le devoir de sauvegarder la nature, dont Dieu seul est propriétaire, pour les générations futures. Et le pape de citer plusieurs textes bibliques qui témoignent de la nécessité pour l'être humain d'instaurer des relations justes avec tous les vivants : « Tu ne prendras pas la mère sur les petits (les oisillons)¹¹ » ; le repos du sabbat est fait également pour « ton âne et ton bœuf¹² ». En effet tous les êtres vivants ont « une valeur propre devant Dieu¹³. » Toute la création nous parle de l'amour de Dieu ; la diversité des créatures est nécessaire pour manifester les différents aspects de sa bonté. Il faut donc louer Dieu pour et avec toutes ses créatures, comme a su si bien le faire saint François.

6 Tel est le titre du chap. 3 : « La racine humaine de la crise écologique ».

7 §104

8 §115

9 §122

10 Chapitre intitulé : L'évangile de la création ».

11 Dt 22, 6

12 Ex 23, 12

13 § 69

Créés par le même Père, nous et l'ensemble de la création sommes étroitement liés. La seigneurie du Christ ressuscité réconcilie tous les êtres¹⁴ et les mène, comme nous les êtres humains, vers un destin de plénitude. Toute la création avance avec nous vers Dieu, la fin ultime : « Toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement¹⁵. » L'eucharistie¹⁶ est un « acte d'amour cosmique » : « uni au Fils incarné, présent dans l'eucharistie, tout le cosmos rend gloire à Dieu. » Dans l'eucharistie, « la création est tendue vers la divinisation ».

Remettre ainsi l'être humain à sa juste place au sein de la création ne supprime nullement sa prééminence, qui implique sa responsabilité envers toutes les créatures, dont ses semblables en humanité, car le souci des autres espèces ne doit pas nous faire oublier les inégalités entre les hommes. La compassion pour la nature doit s'accompagner d'une compassion pour les êtres humains¹⁷. L'indifférence ou la cruauté envers la nature a des implications sur les relations humaines. Inversement, il est impossible de protéger valablement la nature si on néglige les autres. La terre est un héritage commun dont les fruits doivent bénéficier à tous ; la propriété n'est pas un droit absolu, elle doit être subordonnée à la juste répartition des biens¹⁸.

Animé de la conviction que « tout est lié¹⁹ », le pape avance l'idée d'une « écologie intégrale²⁰ », soucieuse à la fois de protéger la nature et de protéger l'être humain dans toutes ses dimensions. Il faut une « écologie économique », une « écologie sociale », une « écologie culturelle » (le patrimoine culturel étant lui aussi menacé par l'uniformisation des cultures), une « écologie de la vie quotidienne ». L'homme doit également respecter la loi inscrite dans sa propre nature : gare aux manipulations, conséquences mortifères de la volonté de toute-puissance ! Accepter son corps comme don de Dieu et non comme espace lié à notre domination déréglée est condition d'un rapport sain avec la nature. « L'écologie humaine est inséparable de la notion de bien commun²¹ », une notion dont le pape rappelle la définition proposée par Vatican II dans *Gaudium et spes* : « l'ensemble des conditions qui permettent tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre la perfection d'une façon plus totale et plus aisée. » Le bien commun suppose le respect de la personne humaine et de ses droits fondamentaux, la reconnaissance de l'importance de la famille, la nécessité de la paix sociale, une option préférentielle pour les plus pauvres. Le bien commun inclut également le souci des générations futures : la terre qui nous est donnée appartient aussi à ceux qui viendront après nous. Quel monde voulons-nous léguer à nos enfants ? L'enjeu c'est notre propre dignité, le sens que nous voulons donner à notre propre vie sur terre. Le style de vie actuel est insoutenable et ne peut que conduire à des catastrophes. Attention à l'individualisme qui rend aveugle aux autres et à l'avenir de l'humanité !

14 Cf. Col 1, 19-20

15 Rm 8, 22

16 Voir chap 6, § 236

17 § 91

18 §93

19 §137

20 C'est le titre du chap. 4

21 §156-158

Refusant à la fois les illusions de ceux qui accordent une confiance absolue au progrès et pensent que la technique résoudra tous les problèmes et l'extrémisme de ceux qui considèrent l'humanité comme une espèce fondamentalement nocive qu'il convient de juguler²², le pape esquisse, dans les chapitres 5 et 6²³, quelques solutions possibles à la crise. Celles-ci passent par le dialogue, dialogue sur l'environnement au niveau mondial pour élaborer des réponses globales ; dialogue entre politique et économie, qui évite la soumission de la première à la seconde pour parvenir à un autre développement, un développement durable qui veille à mettre fin au pillage des ressources naturelles au profit de certains, sans exclure une certaine décroissance²⁴ dans les pays les plus riches pour permettre une saine croissance des pays pauvres ; dialogue aussi des religions entre elles et avec la science, pour mieux penser les problèmes éthiques et s'ouvrir à toutes les dimensions – esthétique, spirituelle –, de la culture humaine.

On ne sortira pas de la crise sans promouvoir un nouveau style de vie, respectueux de la nature et soucieux de justice pour tous. Pour cela il faut renoncer à l'attrait d'une consommation effrénée, qui n'est qu'une fausse liberté imposée par le paradigme « techno-économique²⁵ », et dépasser l'individualisme pour développer la capacité à sortir de soi vers l'autre. C'est affaire d'éducation et c'est précisément l'objet du dernier chapitre de l'encyclique intitulé: « Éducation et spiritualité écologiques ». Il s'agit à la fois d'informer mais aussi d'induire des comportements respectueux de la nature, dans la vie quotidienne de chacun. Il s'agit également d'ouvrir au mystère et à l'émerveillement devant les beautés naturelles. Enfin le pape en appelle à une « conversion écologique²⁶ », une spiritualité écologique qui s'enracine dans la foi chrétienne car vivre la protection de l'œuvre de Dieu est un devoir pour les chrétiens. Cette conversion, dont saint François nous donne l'exemple, implique une démarche de réconciliation avec la création ainsi qu'un style de vie marqué par la simplicité et la sobriété, qui procure la joie et la paix, une paix intérieure liée au respect de la nature et de l'autre dans le souci du bien commun.

On le voit, le pape, à travers une critique très sévère de la modernité, ne renonce toutefois jamais à l'espérance : même s'il déplore la lenteur et l'insuffisance des réactions, il exprime sans cesse sa confiance en la capacité de l'humanité à se tourner vers le bien, comme le montrent déjà certaines réalisations partielles, les mesures prises pour la protection de la couche d'ozone par exemple²⁷. Dieu en effet nous donne les forces nécessaires pour réagir et il ne nous abandonne jamais²⁸.

Cette encyclique est ainsi un appel vibrant à une prise de conscience et à l'action : « J'adresse une invitation urgente à un nouveau dialogue sur la façon dont nous construisons l'avenir de la

22 §60

23 Chap. 5 : « Quelques lignes d'orientation et d'action » ; chap. 6 : « Éducation et spiritualités écologiques ».

24 §193

25 §203

26 Chap. 6, III : « La conversion écologique. »

27 Cf. § 168

28 §245

planète²⁹ », s'écrie le pape François au début de son texte. Comme le dit Edgar Morin³⁰ : « Cette encyclique est peut-être l'acte 1 d'un appel pour une nouvelle civilisation. » (↑)

Jean-Louis Gourdain

Vous trouverez [ici](#) le texte de l'Encyclique du pape François. Voir d'autres informations et ressources concernant l'encyclique sur le site de la Conférence des Evêques : <http://www.eglise.catholique.fr/actualites/dossiers/cop21/>

* * * * *

Wade Davis et l'Ethnosphère (↑)



Alors que le pape François vient de rendre publique son Encyclique *Laudato si*, qui veut faire prendre conscience de la responsabilité humaine dans la gestion de notre « maison commune », la planète Terre, et que la Conférence des Nations Unies sur le Climat ([COP21](#)) va s'ouvrir le 30 novembre prochain à Paris, il n'est peut-être pas inutile de s'interroger sur les risques qui pèsent non seulement sur la biosphère, qui est le système complexe terrestre où la vie (bios en grec) est apparue, et qui permet sa continuité, mais aussi sur l'ethnosphère qui correspond à ce que les chercheurs comprennent comme l'ensemble des cultures humaines dans leurs diversité. Apparemment, le rapport n'est pas direct : d'un côté le climat, de l'autre la culture. Mais les déséquilibres qui menacent notre planète, le miracle de son originalité et de sa diversité, sont en réalité causés par les mêmes forces dont l'impact retentit aussi intensément sur la diversité culturelle. Si bien qu'une compréhension de ce qui se joue en termes de déperdition culturelle et spirituelle est un assez bon témoin des risques qui planent

29 §14

30 Entretien publié dans *La Croix* du 22 juin 2015

sur les équilibres climatiques. Prendre conscience du danger qui menace les uns, c'est, aussi, saisir l'urgence de l'action pour les autres.

Cette inter-relation entre d'un côté la richesse et les équilibres qui unissent l'homme et son milieu, et de l'autre le délicat équilibre entre les conditions extérieures qui ont permis l'apparition de la vie et la permettent encore, est rendue limpide et émouvante dans la vidéo suivante, enregistrée sur le site des TED Talks, que je vous invite à visionner :

https://www.ted.com/talks/wade_davis_on_endangered_cultures

La conférence est en anglais, mais l'on peut activer les sous-titres (*subtitles*) en français, et on peut aussi la suivre grâce au script interactif présent sur la page :

https://www.ted.com/talks/wade_davis_on_endangered_cultures/transcript?language=fr

[Wade Davis](#), qui expose le lien entre biosphère et ethnosphère avec une conviction et une compétence remarquables, est un anthropologue et botaniste canadien né en 1953. Il travaille entre autres pour [la revue National Geographic](#). Il explique avec lucidité comment, depuis l'ère industrielle, et à la suite des guerres d'expansion économique dont la première victime est la terre et sa bio-diversité, l'humanité s'est appauvrie en termes de diversité culturelle et humaine. Mais il montre aussi, positivement, en quoi consiste cette richesse culturelle. Ce que nous appelons ingénument développement (comme dans pays développé, et en développement) en ressort profondément réévalué : les 300 ans de civilisation industrielle associés à ce modèle de développement, que sont-ils face aux 10 000 ans (depuis l'ère néolithique) où la pensée humaine a petit à petit élaboré ses schèmes adaptatifs pour faire de son destin sur la planète Terre une histoire de sens, déposée dans les rites, les religions, les médecines, les arts ? Le problème de notre récit culturel occidental, cette version ethno-centrée du progrès humain en cours dans les écoles et les universités du monde dit développé, c'est qu'elle minimise et régionalise de multiples autres versions de la Réponse humaine aux énigmes existentielles, réponse qui se diversifie en une telle multiplicité qu'elle semble justifier la simplification de la modernité technologique et individualiste de nos sociétés : vaut-il vraiment la peine de s'intéresser à des « peuplades » de la forêt amazonienne ou des « sauvages » de la jungle de Bornéo ?...



Wade Davis explique que les peuples qui ont été décimés dans notre histoire récente ne l'ont pas été parce qu'ils étaient décadents, ou bien que quelque chose dans leur histoire les

destinaient à décliner ; en fait, ils ont le plus souvent été les victimes de la destruction des écosystèmes qui leur permettaient de vivre, ou bien de guerres inégales pour la domination sur des territoires où ils étaient installés. Un des signes classiques de cette éradication culturelle est la disparition des langues, puisqu'il y avait encore 6000 langues parlées sur terre en 1960, et que les spécialistes estiment que plus de la moitié de cet héritage aura disparu en 2050 ([référence](#)). Une langue n'est pas qu'un assemblage local de signes faits pour communiquer : c'est un reflet de la vision du monde qu'un groupe humain a élaboré pendant des centaines, voire des milliers d'années, et qui constitue son identité et son repère social. Les tours de Babel économiques et culturelles qui tendent à être érigées dans le monde aujourd'hui risquent de détruire plus que de la variété ethnologique : elles menacent une pluralité spirituelle aussi cruciale pour la Vie humaine que l'est la diversité géographique des montagnes, plaines, mers, villes, champs, jours, nuits, saisons et climats. Nous vivons dans un monde qui nous plaît parce qu'il contient nos espoirs, rêves, idéaux, échanges, traditions, innovations, sciences, auteurs, héros, mythes et découvertes. Si cette variété et cette richesse s'appauvrit et se perd, l'angoisse n'est pas loin et l'enfermement guette.

Un dernier mot pour dire que, si vous les connaissez pas, les [TED Talks](#) constituent une ressource extraordinaire, assez typiques, me semble-t-il, de ce qu'il y a de meilleur dans le vaste mouvement actuel de vulgarisation en ligne des connaissances, d'origine nord-américaine. L'initiative est basée sur le principe de conférences réalisées par des personnes qui ont des idées dont elles estiment qu'elles valent la peine d'être partagées (« ideas worth sharing »). Tous les domaines sont abordés : technologie, loisirs, histoire, religions, sciences, business, médias... plus de 2000 conférences, courtes (moins de 4 minutes) ou plus longues (une demi-heure, voire plus) existent, qui sont parfois animées, et sont dites par un panel toujours grandissant d'experts ou de témoins de tous âges, origines et spécialités, mais qui pour la plupart sont de grande qualité informative. Les TED font en somme le pari que, à l'heure des réseaux de communication et des minutages serrés, la parole en public, avec son rythme, ses contraintes, et ses particularités est encore le moyen le plus efficace pour apprendre et s'enthousiasmer. ([↑](#))

Yves Millou

* * * * *

Contributions théologiques (↑)

Le Péché Originel, une tradition mise au défi et le défi d'une tradition¹

INTRODUCTION : Position du problème

La Bible nous enseigne que l'homme a été créé bon dans un monde très bon. Ce n'est pas l'expérience que nous en faisons. Nous faisons quotidiennement l'expérience du péché qui habite l'humanité et du mal qui ne cesse de parcourir son histoire. Est-il besoin de rappeler les horreurs du siècle passé et celles qui maculent déjà les marches de ce siècle balbutiant ? Le mal semble régner en maître dans l'histoire et dans le cœur des hommes. Notre condition est marquée par la maladie et la mort, inéluctables finitudes. Nous souffrons, d'une souffrance souvent injuste et aveugle, qu'aggravent également l'avidité, l'égoïsme des grands systèmes économiques et financiers qui corsètent nos vies. Les guerres, souvent menées au nom de Dieu labourent notre planète, forçant à l'exode des populations martyrisées, dont les cadavres d'enfants morts sur nos plages, n'en finissent pas de hanter nos consciences. La cupidité financière règne en maîtresse absolue dans les échanges internationaux, les plus riches s'enrichissent, les plus pauvres s'appauvrissent. L'horizon ne cesse de s'assombrir.

Comment comprendre qu'un Dieu bon puisse tolérer cela ? La tragédie de la Shoa n'a-t-elle pas sonné le glas de toute possible théodicée ? Sommes-nous condamnés à errer dans un monde désenchanté, gouverné par la violence, le mensonge, l'orgueil et l'avarice ? Sommes-nous condamnés, tels Job, à brandir nos poings et insulter Dieu, dans le vain espoir qu'il daigne nous répondre ? Faut-il avec Albert Camus privilégier la révolte contre la prière, bien piètre remède contre ces maux qui nous assaillent ? Comme le souligne Bernard Sesboué : « *Le Christianisme ne serait pas sérieux s'il n'était pas capable d'affronter en vérité et donc en actes, cet effroyable mystère négatif, ces ténèbres du mal.* »²

Quel est donc le message de la Bible à cet égard ?

C'est avant tout le message du Salut. « *Ce serait une tragique erreur de penser que la foi chrétienne nous révèle avant tout le péché, pire, qu'elle nous demande de « croire » au péché. Elle nous demande de croire au salut et à la libération du péché.* » Il est vrai que « *le Credo, charte de notre foi chrétienne ne mentionne le péché qu'une seule fois, pour affirmer notre foi au « pardon des péchés » En un sens, tout est dit.* »³ La foi au Christ, vrai Dieu et vrai homme, mort et ressuscité est le seul viatique indispensable à notre Salut. Mais ici se pose la question du Salut. De quoi sommes-nous sauvés, interroge la modernité. Quelle est cette invention qui me rendrait coupable, sans que j'aie conscience de l'être, et prétendrait me sauver, mais de quoi ? De quelle faute, de quel péché s'agit-il ? Bien plus, argumente-t-elle, nous naîtrions porteurs d'un péché originel qui nous infecterait, de générations en générations, qui nous rendrait aveugles sur l'existence même de ce bandeau qui est sur nos yeux et nous

¹ J'emprunte ce titre à Louis Panier, *Le péché originel, Naissance de l'homme sauvé*, Paris, Cerf, 1996, p. 11

² Bernard Sesboué, *L'homme, merveille de Dieu*, Paris, Salvator, 2015, p. 163

³ Ibid., p. 163

empêcherait de voir la réalité de notre péché. Il y aurait donc une fatalité du péché qu'annoncerait l'Eglise ? Ainsi donc, l'Ancien et le Nouveau Testament nous révéleraient que nous sommes libérés du péché, d'un péché originel dont les profondeurs nous échapperaient parce qu'il est théologal, c'est à dire qu'il s'adresse à Dieu d'abord ? Voyons sur quoi reposent ces affirmations, qu'est ce qui justifie ce discours ? Raisonons ensemble ! réclame la modernité. En effet, reconnaît Jean Michel Maldamé, résumant Gn 2 -3, « *le discours traditionnel a enraciné dans la mémoire que le péché originel consiste en l'affirmation de l'existence d'un premier couple, Adam et Eve, les ancêtres de tous les hommes ; ils ont désobéi en mangeant un fruit défendu, aussi, en punition, ils ont été chassés du Paradis et tous les descendants naissent pécheurs et sont voués à la mort. Un tel discours est une source majeure de l'athéisme moderne qui rejette ce qui lui semble être une farce culpabilisante.*»⁴

Comment concevoir qu'un Dieu bon, Dieu d'amour et de justice, accable l'humanité de maux à cause d'une faute passée à laquelle elle n'a pas eu part ? Comment comprendre que la simple manducation d'un fruit défendu ait de telles conséquences pour des millions de générations ? N'est-ce pas dérisoire, ricane la modernité. Spontanément, nos contemporains sont allergiques à une telle présentation de la théologie chrétienne du péché. Nous avons changé radicalement d'époque, l'homme moderne ne craint plus Dieu comme le craignaient Augustin, Luther ou Pascal. Il n'est désormais plus question de justifier l'homme de son péché, problème premier de la foi de ces époques. C'est Dieu à présent qui doit être justifié, à qui on objecte la Shoah. L'homme moderne lui demande des comptes sur l'existence du mal, sur son excès. Il se vit comme un accusateur, une victime qui exige une explication de l'état de déréliction du monde. *La vraie question de la théodicée aujourd'hui*, souligne Bernard Sesboüé, *n'est plus de dégager Dieu de toute responsabilité sur l'existence du mal, mais de l'interroger sur l'injustice régnant dans ce monde.*⁵ Qui donc est responsable de cette injustice ? Est ce Dieu, est-ce l'homme ? En quoi la Révélation chrétienne apporte-t-elle une réponse audible par nos contemporains ? Audible car compatible a minima avec les données les plus récentes de la science. La difficulté est radicale. C'est à cette très difficile question que doit répondre le dogme du péché originel, dont on sait qu'il est la réponse officielle de l'Eglise catholique depuis les conciles de Carthage (418) et d'Orange (529). Doctrine reprise ensuite au Concile de Trente (1546), et de Vatican II (1965).

A cet égard, il faut signaler « *l'incertitude dogmatique* »⁶ de la notion de péché originel, pour reprendre l'expression de Marcel Neusch. Citant A.-M. Dubarle, il remarque « *qu'il n'a jamais fait l'objet d'une définition dogmatique explicite, selon des normes précises, et il ne constituerait donc qu'un enseignement commun à la tradition occidentale, alors que l'Orient en ignore le concept.* » Ceci, bien entendu, s'empresse-t-il d'ajouter, « *n'autorise cependant pas à rejeter l'expression de péché originel* », car « *ce terme est là et (...) l'individu ne peut s'en débarrasser par arbitraire privé* », il appartient à l'histoire de la formulation de la foi. Preuve de son actualité, les propos tenus par Benoit XVI lors de ses catéchèses du 3 décembre

⁴ Jean-Michel Maldamé, *Le péché originel*, Paris, Les éditions du Cerf, Cogitatio Fidei, 2008, p. 23

⁵ Bernard Sesboüé, *L'homme, merveille de Dieu*, Paris, Salvator, 2015, p. 158

⁶ Marcel Neusch, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 158

2008 et du 8 décembre 2008, fête de l'Immaculée Conception, lors de l'Angélus : « *L'existence de ce que l'Eglise appelle le péché originel est, hélas, d'une évidence écrasante. Il suffit de regarder autour de nous et surtout en nous. L'expérience du mal est si concrète qu'elle s'impose d'elle-même et nous amène à nous demander : d'où vient le mal ? Pour un croyant, en particulier, la question va encore plus loin : si Dieu, qui est la Bonté absolue, a tout créé, d'où vient le mal ?* »⁷ Développant sa conviction, il s'interroge : « *Mais nous, aujourd'hui, nous devons nous demander : quel est ce péché originel ? Qu'est-ce que Paul enseigne, qu'est-ce que l'Eglise enseigne ? Est-il possible de soutenir cette doctrine aujourd'hui encore ? Un grand nombre de personnes pensent que, à la lumière de l'histoire de l'évolution, il n'y a plus de place pour la doctrine d'un premier péché, qui ensuite se diffuserait dans toute l'histoire de l'humanité. Et, en conséquence, la question de la Rédemption et du Rédempteur perdrait également son fondement. Le péché originel existe-t-il donc ou non ?* »

On ne saurait poser plus clairement la question qui nous agite. Tenter d'y répondre, c'est trouver un chemin de crête entre l'acquiescement de Blaise Pascal, ou la raison semblerait reconnaître ses limites, prélude peut être à l'acquiescement de la foi, et l'indignation de Paul Ricœur, qui, au nom de cette même raison, tente de retrouver le « *trésor caché dans le symbole adamique.* »

« *Certainement, écrivait Blaise Pascal, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous même. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.* »⁸

A quoi s'opposera la charge de Paul Ricœur quelques siècles plus tard : « *On ne dira jamais assez le mal qu'a fait à la chrétienté l'interprétation littérale, il faudrait dire « historiciste », du mythe adamique ; elle l'a enfoncé dans la profession d'une histoire absurde et dans des spéculations pseudo-rationnelles sur la transmission quasi biologique d'une culpabilité quasi juridique de la faute d'un autre homme, repoussé dans la nuit des temps, quelque part entre le pithécanthrope et l'homme de Neandertal. Du même coup, le trésor caché dans le symbole adamique a été dilapidé ; l'esprit fort, l'homme raisonnable, de Pélagé à Kant, Feuerbach, Marx ou Nietzsche, aura toujours raison contre la mythologie ; alors que le symbole donnera toujours à penser par-delà toute critique réductrice.* »⁹

Peut-on saisir en ces opinions, en apparence si opposées, une part de la vérité qu'elles exprimeraient chacune à leur façon et qui expliquerait le retour lancinant de cette doctrine inadaptée, pour d'aucuns, à la culture moderne qui la mettrait au défi par bien des aspects ? Mais selon quels critères doit-on mesurer cette inadaptation ? « *Cette doctrine est-elle inexacte parce qu'inadaptée à son objet ?...est-elle inadaptée parce qu'elle porte une vérité à*

⁷ Benoît XVI, audience générale du 3 et 8 décembre 2008

⁸ Blaise Pascal, *Pensées*, Brunschvicg 434, Lafuma 131

⁹ Paul Ricœur, *Le conflit des interprétations*, Paris, seuil, 1969, p.280

laquelle nous résistons tous et qu'il nous faut laisser venir à travers ces discours rébarbatifs ? »¹⁰ Il est nécessaire de faire retour sur les textes qui présentent la tradition théologique du péché originel, non pas pour nécessairement y trouver des certitudes, mais pour accompagner cette tradition jusqu'à la limite de son discours.

Il est donc nécessaire de prendre la question du péché originel à la racine. Suivre l'évolution dogmatique de ce concept permettra de comprendre que l'enjeu du débat ne réside pas tant dans une tentative de conciliation de ce que dit la Bible avec les acquis récents de la science, mais bien de répondre à une situation bien plus fondamentale, celle de la conscience confrontée à la question du mal : pourquoi le mal, quelle est son origine ?

Le terrain ainsi balisé, il sera possible si nécessaire de revenir sur les grandes étapes de cette trajectoire et de s'interroger sur la situation actuelle. Ainsi seront fournies les pièces d'un dossier permettant au lecteur de se forger sa propre opinion sur « l'irréductible vérité du péché originel ».

Quelques précisions de vocabulaire s'imposent, afin de dissiper toute confusion, nous suggère Marcel Neusch : « *La scolastique distinguait judicieusement entre le péché originel originant (peccatum originale originans), qui désigne le péché personnel d'Adam, et le péché personnel originé (peccatum originale originatum), lequel désigne les répercussions néfastes de ce péché d'Adam sur la nature humaine : privation de la justice originelle, nature blessée, mort. Quand on parle de péché originel, sans autre précision, c'est dans ce deuxième sens qu'il faut l'entendre.* »¹¹

Que retenir de l'enseignement biblique sur le péché ?

Du récit de la chute et du péché d'Adam dans Gn 3, 1-5 jusqu'à l'Épître aux Romains de saint Paul court un même fait d'expérience : la faute et le mal coupable sont là, partout et toujours. L'homme naît dans un monde où règne le mal, un mal opaque vis-à-vis duquel il se sent pour une part innocent. C'est un fait d'expérience que nous constatons. C'est l'état de péché personnel originé (*peccatum originale originatum*). Au cœur de ce mal général gît un mal que l'homme accomplit personnellement, car il fait l'expérience en lui d'un désordre et de son incapacité à faire le bien qu'il désire accomplir et à éviter le mal qu'il ne veut pas commettre. C'est ce constat que Saint Paul dresse en Rm 7. C'est désigné techniquement sous le nom de péché des origines ou péché originel originant (*peccatum originale originans*). « *En terme de révélation, le paradigme de ce péché est celui d'Adam et d'Eve. Le rapport à l'origine exprimant la radicalité et l'universalité du péché. Comme le dit Paul en Rm 5, c'est le moment de l'entrée et le point de départ du péché du monde. Mais cette histoire est aussi de quelque façon notre histoire à chacun d'entre nous (...) Nous sommes habités par cette*

¹⁰ Louis Panier, *Le péché originel, Naissance de l'homme sauvé*, Paris, Cerf, 1996, p. 8

¹¹ Marcel Neusch, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 159

structure de péché fondamentale, sous la forme d'un état de désordre que notre liberté ratifie. »¹²

- Adam et Eve, figures de l'universalité du péché : On voit habituellement dans le péché d'Adam et d'Eve l'origine du mal. Ce n'est évidemment pas un récit qui prétendrait au statut de vérité historique. C'est un mythe, c'est-à-dire un mode de représentation (et non pas une fable !) « *C'est l'expression sur un mode narratif, historique, d'une vérité anthropologique (...)* La véracité du récit n'est pas à chercher dans sa véracité historique mais dans sa portée existentielle. Ce récit ne raconte pas le commencement du péché, mais son origine dans la liberté actuelle de chacun (structure ontologique). »¹³ Ce récit tend à souligner l'universalité du péché.

- « Là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé » : Les Evangiles, qui n'ignorent pas le péché ne font aucune allusion à l'existence d'Adam. Le Christ n'en parle pas. Il ne répond pas à la question de l'origine du mal, il ouvre au pécheur une perspective de salut, un avenir. C'est Paul qui élabore la figure d'Adam, non pas comme figure isolée mais comme *anti-type* du Christ. C'est dans son rapport au Christ historique qu'Adam prend la consistance d'une figure historique singulière, note Marcel Neusch. Mais le Christ ne vient pas simplement annuler le péché, mais le surcompenser. « *Où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé.* » Rm 5, 20 (↑)

La théologie des Pères grecs : une « corruption » objective de l'humanité

Leur témoignage se fonde essentiellement sur le message paulinien. Le premier à le faire en profondeur est Irénée de Lyon. Pour lui, le véritable responsable du péché d'Adam est le serpent corrupteur, Adam est plus victime que coupable¹⁴. Au terme de ce péché des origines, l'humanité issue d'Adam est captive du démon ravisseur, captivité injuste. Dieu est indulgent à l'égard d'Adam qu'il punit afin que celui-ci ne le méprise pas. L'humanité captive est devant Dieu dans une situation de mort et de désobéissance dont l'obéissance du Christ la libérera. Irénée, réfléchissant sur le problème du mal réfléchit sur le mystère de la liberté créée de l'homme qui ne pouvait pas être parfaite dès le commencement mais devait se réaliser par l'exercice de son libre arbitre, par la connaissance du bien et du mal. Origène, lui, s'inscrit dans cette perspective d'une situation objectivement pécheresse de l'homme dès sa naissance. Il anticipe l'argument d'Augustin sur le baptême des enfants. Et l'existence d'un état de péché originel : « *Assurément, s'il n'y avait rien chez les petits enfants qui doit relever de la rémission et de l'indulgence, la grâce du baptême paraît superflue.* »¹⁵ Ainsi, les Pères grecs des IV^{ème} et V^{ème} siècles parlent objectivement de la situation de l'humanité : c'est une condition native de celle-ci, affectée de la mort, de la corruption, de la perte partielle de

¹² Bernard Sesboüé, *L'homme, merveille de Dieu*, Paris, Salvator, 2015, p. 189

¹³ Marcel Neusch, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 160

¹⁴ « Mais l'homme était enfant et il n'avait pas encore un jugement achevé ; c'est pourquoi aussi il fut facile au séducteur de le tromper. » *Démonstration de la prédication apostolique*, 97

¹⁵ Christophe Boureau et Christoph Théobald, *Le péché originel, heurs et malheurs d'un dogme*, Paris, Bayard, 2008, p. 16

l'image de Dieu. Le péché est entré dans le monde et ses conséquences mettent celui-ci en besoin radical de salut.

Augustin, « inventeur » du péché originel

Jusqu'à la période d'Augustin, « *l'Orient chrétien n'a pas le concept propre d'un péché originel affectant toute l'humanité mais il tient vigoureusement que l'humanité est dans une situation de séparation de Dieu, de « corruption » par rapport à sa vocation et de besoin radical de salut. Sans le Christ l'humanité irait à sa perte* », écrit Bernard Sesboüé. C'est Augustin qui invente ce concept. On sait l'influence d'Augustin sur la doctrine de l'Eglise. A telle enseigne que l'on confondra, peu ou prou, sa doctrine du péché originel avec celle de l'Eglise, bien que celle-ci n'ait pas ratifié un certain nombre de points de la doctrine du grand docteur. Trois grands textes, dans son œuvre, *La Cité de Dieu, la Trinité, La Genèse selon la lettre*, abordent le thème du péché originel.

Cette « invention » se situe dans un contexte précis, la lutte sur deux fronts, d'un côté contre les manichéens, de l'autre contre les pélagiens.

C'est la conception sur l'origine du mal, thème qui a préoccupé Augustin toute sa vie qui est, notamment, à l'origine de la controverse. Augustin a découvert que la source du mal n'est pas hors de nous, dans un principe mauvais, comme le pensent les manichéens mais en nous, introduite dans notre nature humaine dès l'origine par la faute d'Adam. La source du mal réside dans la déficience de la liberté, prisonnière de chaînes héritées d'Adam. Dès lors, le péché originel est une alternative à leur conception de l'origine du mal.

Contre les pélagiens, l'argument que développe Augustin en faveur du péché originel est celui du baptême des enfants. Que fait l'Eglise quand elle baptise les petits enfants qui, venant juste de naître, n'ont pas de volonté propre et n'ont encore pu commettre aucun acte délictueux ? L'Eglise baptise pour la rémission des péchés. Pourquoi l'Eglise baptiserait elle le nouveau-né s'il n'était pas marqué dès sa naissance par le péché originel ? Ainsi, en niant le péché originel, les pélagiens nient la nécessité de la Rédemption. C'est donc l'acte du salut qui révèle le péché. Il révèle l'universalité de la Rédemption. Le Christ est venu sauver tous les hommes sans exception. C'est un article majeur de la foi chrétienne. Cela suppose que tous les hommes se trouvent dans une situation fondamentale de péché.

La question que se pose ensuite Augustin porte sur les effets, en nous, du péché d'Adam. Athanase Sage observe trois phases dans l'évolution d'Augustin. Jusqu'en 397, il pensait que la seule peine héritée d'Adam était la mort corporelle. A partir de 397, il inclut également la mort de l'âme. « *C'est à partir de 412, début de la crise pélagienne qu'il ajoute l'idée d'une transmission du péché d'Adam lui-même et ceci par mode de génération. Ce péché hérité*

d'Adam suffit à entraîner une condamnation de l'humanité à la mort éternelle, à moins qu'il ne soit remis par la grâce du baptême. »¹⁶

Cette thèse deviendra la doctrine commune de l'Eglise au fil des conciles. « *Il faut mesurer l'importance de cette évolution, souligne Marcel Neusch. Alors que pour l'Ancien Testament, Adam était la figure de l'humanité pécheresse, le premier d'une série de pécheurs – chacun étant responsable de son propre péché - ; alors que chez Paul, Adam, figure d'une humanité tout entière enfermée sous la loi du péché, ne survenait qu'en contraste avec le Christ sauveur, chez Augustin Adam devient responsable par son péché personnel d'un péché qui rejaillit, de génération en génération sur toute l'humanité, et dont seul le Christ peut libérer. »¹⁷*

Le concile de Carthage en 418, légiférant sur le péché originel, s'oppose à l'hérésie pélagienne et reprendra l'argumentation d'Augustin. Les enfants ont besoin d'être sauvés par le Christ et donc d'être baptisés pour la rémission des péchés car ils ont contracté, du fait de leur génération, le péché originel. Il fonde son affirmation sur Rm 5, 12. Le concile d'Orange en 529 reprendra ces affirmations.

Du concile de Trente (1545-1563) à Vatican II (1965)

L'un des premiers décrets fut consacré au péché originel (session V du 17 juin 1546). Le débat ne se comprend que sur l'arrière-plan des thèses de Luther. Ce concile est resté très prudent dans ses affirmations, maintenues au plus près de celles d'Orange, dont il ne fait que confirmer et expliciter un peu la doctrine. Le concile précise le péché d'Adam et son mode de transmission. Celui-ci se fait par propagation et non par imitation, comme le soutenait Pélage. Le concile précise que nous ne sommes pas seulement pécheurs à la manière d'Adam, mais notre nature a été affectée par le péché d'Adam qui s'est propagé à tout le genre humain. Le décret ne dit nulle part que celui-ci est héréditaire, selon un ajout malheureux des traductions. Le terme de propagation est préféré à celui de *generatio* utilisé par Augustin. Le concile insiste sur l'universelle « diffusion » du péché d'Adam, il évite de se prononcer ainsi sur le mode de diffusion.

C'est probablement l'évolution des sciences naturelle, entre autres la cosmologie, la biologie et les diverses branches de l'anthropologie culturelle qui a conduit à reprendre le texte biblique de Gn 1-3, à frais nouveaux. On souleva de nouveau la question du péché originel et de sa compatibilité avec l'hypothèse d'un polygénisme de l'humanité, qui s'opposait au monogénisme traditionnel du récit biblique. Hypothèse contestée par l'encyclique *Humani generis* (1950). La question du péché originel fut de nouveau abordée sous le pontificat de Paul VI dans son allocution du 11 juillet 1966 aux participants du Symposium sur le péché originel, où il rappelle les interventions du concile Vatican II à ce sujet. La discrétion du Concile sur le péché originel est à noter. Bien qu'un schéma préparatoire ait été élaboré (il

¹⁶ Marcel Neusch, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 162-163

¹⁷ Ibid., p. 163

s'intitulait « *Le péché originel dans les fils d'Adam* »), qui visait à combattre les erreurs modernes, il fut d'emblée écarté du programme définitif qui n'abordera à aucun moment la question. Celle-ci reste dans l'ombre. Le sujet est abordé assez brièvement dans *Lumen Gentium* 2 et *Gaudium et Spes* 13. Vatican II reprend le contenu doctrinal des affirmations antérieures mais dans un discours aussi dépourvu que possible des représentations qui avaient habillé ce dogme de manière classique, soulignent Bernard Sesboüé et Vittorino Grossi.¹⁸ Après avoir cité et commenté des extraits des constitutions conciliaires *Lumen Gentium* et *Gaudium et Spes*, Paul VI déclarait : « *Comme le montrent clairement ces textes, sur lesquels il nous a paru opportun d'attirer à nouveau votre attention, le Concile de Vatican II n'a pas cherché à approfondir et à compléter la doctrine catholique relative au péché originel, déjà suffisamment formulée et définie lors des conciles de Carthage (418), d'Orange (529) et de Trente (1546). Il a seulement voulu la confirmer et l'appliquer en fonction de ce qu'exigeaient ses objectifs, principalement pastoraux* ».¹⁹

Deux ans plus tard, en 1968, Paul VI incluait un paragraphe sur le péché originel dans sa profession de foi. Le texte récapitule les données de la tradition et des conciles de manière très sobre : « *Nous croyons qu'en Adam tous ont péché, ce qui signifie que la faute originelle commise par lui a fait tomber la nature humaine, commune à tous les hommes, dans un état où elle porte les conséquences de cette faute et qui n'est pas celui où elle se trouvait d'abord dans nos premiers parents, constitués dans la sainteté et la justice, et où l'homme ne connaissait ni le mal, ni la mort. C'est la nature humaine ainsi tombée, dépouillée de la grâce qui la revêtait, blessée dans ses propres forces naturelles et soumises à l'empire de la mort, qui est transmise à tous les hommes, et c'est en ce sens que chacun naît dans le péché. Nous tenons donc avec le concile de Trente que le péché originel est transmis avec la nature humaine, « non par imitation, mais par propagation », et qu'il est ainsi « propre à chacun »* ».²⁰

La doctrine du péché originel trouve des défenseurs dans les papes Jean Paul II et Benoît XVI. Jean Paul II abordera la question du péché originel dans ses audiences générales du 3 septembre au 8 octobre 1986, suivi par Benoît XVI. Ce dernier insiste à maintes reprises sur la réalité de ce que l'Eglise appelle péché originel, contre « *les nombreuses personnes qui pensent qu'il n'y aura plus de place pour la doctrine d'un premier péché, qui se diffuserait ensuite dans toute l'histoire de l'humanité* ». Il consacre à ce sujet deux audiences du mercredi consécutives, celle du 3 et du 10 décembre 2008.²¹

De manière surprenante, il n'y a pas que chez les papes que la doctrine du péché originel trouve des défenseurs. Elle a été évoquée récemment par un non catholique, apprécié par les milieux progressistes du monde entier et que l'on ne peut certainement pas, taxer de

¹⁸ Vittorino Grossi, Luis-F Ladaria, Philippe Lécrivain, Bernard Sesboüé, *L'homme et son salut*, Paris, Desclée Histoire des dogmes t. 2, p. 252

¹⁹ In [Journal du Vatican / Qui refuse le péché originel - Chiesa](#)

²⁰ Vittorino Grossi, Luis-F Ladaria, Philippe Lécrivain, Bernard Sesboüé, *L'homme et son salut*, Paris, Desclée Histoire des dogmes t. 2, p. 253

²¹ Benoît XVI, [Audience Générale du 3 décembre 2008: Saint-Paul \(15 ...](#)

sympathies pro conciliaires. Il s'agit de Barak Obama dans son célèbre discours prononcé en 2009 à la Notre Dame University qui lui valut les éloges du cardinal Georges Cottier, théologien émérite de la maison pontificale.²² Mais parallèlement à ces marques de soutien, il existe toujours une opposition au dogme du péché originel qui s'est manifestée au sein des milieux catholiques progressistes notamment²³. On a pu en voir la résurgence lors d'un colloque (« Eglise de tous, Eglise des pauvres »), tenu en septembre 2012 à Rome, qui célébrait Vatican II, en présence de plus de mille personnes représentant plus de cent organismes de la gauche italienne. Dans son discours, La Valle, éminente personnalité de la gauche catholique, a réaffirmé son hostilité à ce dogme.

Rappelons enfin que le Catéchisme de l'Eglise catholique, publié en 1992 est le fruit du pontificat de Jean Paul II et qu'il a été composé sous la direction d'une commission présidée par celui qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger. Il parle de la « *réalité du péché des origines* » et réaffirme que « *à leur descendance, Adam et Eve ont transmis la nature humaine blessée par leur premier péché et donc privée de la sainteté et de la justice originelles. Cette privation est appelée « péché originel* ». ²⁴ Ce catéchisme expose la position classique des différents conciles que l'on a présentée.

Conclusion provisoire

Au terme de ce bref parcours, on ne peut que constater l'aspect controversé de la doctrine du péché originel. Les efforts tentés pour donner une interprétation de cette proposition de sens de l'actuelle situation existentielle de l'homme ne sont pas considérés comme satisfaisants par nos contemporains. La modernité met cette tradition au défi de fournir un sens raisonnable, i.e. justifiable rationnellement, de l'existence du mal, notamment du mal moral en l'homme. La réponse que propose la Bible est celle d'un récit symbolique des origines du mal, récit dont nous ne comprenons en définitive le sens qu'au regard du salut offert en Christ, qui nous révèle la gravité de la situation pécheresse de l'homme. Sans la lumière du Christ, il nous est impossible de comprendre que notre état est une situation de rupture d'amitié avec Dieu et de non-participation à sa vie. Il nous est impossible de voir le bandeau qui couvre nos yeux et nous empêche de voir notre situation native de pécheurs. C'est donc le salut annoncé qui nous conduit à nous interroger sur notre condition et la découvre prisonnière du péché, situation dont le récit d'Adam et Eve prétend proposer un sens. Comme le souligne Marcel Neusch, « *Le gain le plus clair de ces débats sur le péché originel, c'est une mise en perspective plus correcte, à savoir la subordination du péché au salut, le positif prenant le pas sur le négatif.* »²⁵

Il n'en reste pas moins que si notre situation de rupture avec l'amitié de Dieu nous est révélée à travers l'annonce du salut incarnée par Jésus Christ, l'opacité de l'origine du mal demeure

²² In *30 jours dans l'Eglise et dans le monde*, 05/ 2009

²³ Et, du côté protestant, la théologienne Lytta Basset, *Oser la bienveillance* (Albin Michel, 2014). Voir le compte-rendu critique paru dans le BT n° 2.

²⁴ In [Journal du Vatican / Qui refuse le péché originel - Chiesa](#)

²⁵ Marcel Neusch, *L'énigme du mal*, Paris, Bayard, 2007, p. 171

un mystère : comment expliquer ce dévoiement de notre volonté ? « *Qui a mis en moi, et y a planté, cette pépinière d'amertume, alors que j'étais fait tout entier par mon Dieu plein de douceur ?* » se lamente saint Augustin dans ses Confessions VII, 3, 5.²⁶

Permanence d'une interrogation. N'est-il pas troublant de constater l'actualité de cette plainte ? Tous ces siècles de réflexions, cette tradition sans cesse mise au défi par la modernité, n'aboutiraient donc qu'au constat de l'échec du défi lancé par cette tradition pour comprendre l'origine de cette « pépinière d'amertume » ? Nous n'aurions rien appris ? Mais une satisfaction demeure : savoir que cet effort d'intelligence de la foi nous a permis, tout au moins, de lever une partie du voile qui obscurcissait notre vue et nous rendait aveugle à notre condition pécheresse, comprendre que celle-ci n'est pas condamnation mais peut être mère d'un Salut qu'incarne Jésus, le Christ. (↑)

Gérard Vargas

Pour aller plus loin : voir la [Bibliographie](#)

* * * * *

²⁶ Ibid., p. 172

La beauté peut-elle nous sauver ? (↑)

Qui n'a pas envie de répondre *oui* à une telle question ? Qui ne sacrifie à la beauté une grande partie de son temps, de son argent, de son énergie ? Et cela dans toutes les sociétés, dans toutes les cultures ? La quête de beauté n'est-elle pas le propre de l'homme ? Que l'on pense à l'art de vivre athénien, cherchant à faire du citoyen accompli le *kalos kâgathos*, c'est-à-dire le *bel et bon*, la beauté du corps reflétant celle de l'âme ; que l'on se tourne vers les civilisations du Pacifique où les peintures corporelles, les bijoux, les armes sont poussées à des points de perfection formelle dépassant de loin des objectifs pragmatiques ; même notre société de consommation cherche à sublimer son matérialisme outrancier et se retrouve à poursuivre la beauté de façon quasi-totalitaire, notre meilleur des mondes vivant sous le diktat de la beauté : ne voyons-nous pas fleurir des instituts de beauté un peu partout, jusque dans nos campagnes ? À l'heure où les écoles n'ont plus d'instituteurs, les soins esthétiques nous proposent ou plutôt, nous imposent des instituteurs de beauté, faisant de nous des êtres épilés, liftés, retouchés, body-buildés, que sais-je encore ? Injonction d'être beau, à l'heure du selfie et de l'image. Ceux qui semblent avoir abdiqué toute recherche de beauté, que ce soit sur leur propre corps ou dans leur environnement, nous apparaissent comme des désespérés. Et la théorie du genre s'est elle aussi étendue à ce sujet en instituant l'égalité entre les sexes : l'obligation d'être belle, d'accepter de souffrir pour cela, comme on le recommandait naguère aux jeunes filles de bonne famille, n'épargne plus les hommes qui ont droit eux aussi, aux teintures, gommages, épilations et autres interventions esthétiques qui font de l'humain moderne un mannequin porteur d'étiquettes et de cosmétiques sans lesquels la société peine à les accepter. Ils n'ont plus rien à attendre de la vie, ceux qui n'en ont plus le souci, ils sont perdus. « Sans la beauté, point de salut », serait-on tenté de dire. Nos objets qu'ils soient utiles ou indispensables, sont à la même enseigne : « La laideur se vend mal », comme l'avait déjà remarqué l'inventeur du design industriel, Raymond Loewy. Quand on a tout ce qui est utile pour se déplacer, communiquer, faire la lessive, l'argument de vente supplémentaire est du registre de l'esthétique. Nos automobiles, nos appareils électroménagers et autres, jusqu'à la tondeuse à gazon ou au paquet de lessive, sont étudiés pour nous **séduire, plus que pour nous sauver.**

Or, la notion de séduction comporte des relents diaboliques, on l'associe au désir de tromper celui à qui elle s'adresse. Lucifer, avant de devenir le diable, était le plus beau des anges. En rendant omniprésent le reflet de la beauté, ne cherche-t-on pas à fasciner l'humain privé de métaphysique, en lui proposant d'une part, comme la reine de Blanche-Neige, de s'admirer et d'admirer le monde artificiel qui l'environne, en l'enfermant dans une certitude rassurante mais éphémère ? « Miroir, mon beau miroir, suis-je la plus belle ? », demande la reine chaque matin, et le jour où la réponse n'est plus celle qu'elle attend, elle se mue en sorcière meurtrière. Notre contemporain qui s'est endetté pour posséder la belle voiture qui fera baver d'envie toutes ses connaissances deviendra féroce, si brave homme soit-il par ailleurs, si l'on s'avise de rayer la carrosserie de son idole. « Le veau d'or est toujours debout », dans notre société qui clame si fort son attachement à la laïcité. Ce qui brille scintille sur tous les panneaux publicitaires, sur nos écrans devenus outils de séduction, dans les devantures des boutiques. La pomme de Blanche-Neige, bien rouge et bien cirée, recèle le poison de l'envie

qui est germe de haine. Passant du registre du conte à celui de l'Histoire, nous pouvons penser à Néron ou à Hitler : ces deux tyrans sanguinaires entre tous avaient l'un et l'autre des natures d'artistes, tous deux amoureux passionnés de la beauté. Hitler s'est vengé de n'avoir pas été reconnu comme peintre en faisant du nazisme un producteur d'ordre et de beauté glaciale, la splendeur des cérémonies savamment ordonnées transcendant les foules et forgeant une conscience collective subjuguée au point de subordonner la vie d'un peuple entier à une œuvre de destruction qui ne pouvait que finir par se retourner contre lui-même.

On mesure, à cet exemple, à quel point la réponse à la question posée est complexe, - si l'on songe à Dostoïevski et à son roman *L'Idiot*, d'où elle est extraite, on n'en sera pas surpris, puisque ses personnages sont tous déchirés par l'idée du salut et de l'impossibilité de le concilier avec les impératifs de la vie terrestre régie par les passions. La beauté est bien au cœur de ce dilemme : elle est le sel de la vie, elle nous est indispensable. En ce sens, elle nous sauve, oui, mais de quoi exactement ? Il y a salut et salut, pourrait-on dire de façon un peu grossière.

Dans un premier temps, nous verrons en quoi la beauté, - mais encore faudra-t-il définir ce que recouvre ce terme générique -, opère une action que l'on peut dire salvatrice, en sublimant l'action humaine, en l'élevant vers la notion de grâce et de gratuité, en donnant l'idée d'un autre monde possible. Les exemples ne manqueront pas à l'appui de cette démonstration. Nous verrons ensuite que le face-à-face avec la beauté, qui est le propre du travail artistique, peut s'apparenter au combat de Jacob avec l'ange, tel que l'a représenté avec une telle force d'évocation un peintre comme Gauguin ; et que, de ce combat, l'homme sort souvent vaincu car confronté à ses propres limites au moment-même où il est le plus tendu vers l'infini. D'œuvre de salut, la quête de beauté peut alors se retourner en acte mortifère, soit contre les autres accusés d'être les agents de cette impuissance à atteindre le but recherché : Hitler désignant les Juifs comme sources de tous maux, après Néron persécutant les chrétiens, et tant d'autres exemples plus ou moins terrifiants, - soit contre soi-même, et l'on pense aux nombreux suicides d'artistes comme Van Gogh, Rothko, Nicolas de Staël, Nerval, etc.... ou à l'aliénation séparant du monde Camille Claudel, Robert Schumann, Antonin Artaud, l'ivrogne Verlaine et autres maudits. Enfin, nous cheminerons avec certains artistes pour qui la quête de beauté est passage vers le salut, et nous dirons alors que ce n'est pas la beauté elle-même qui peut nous sauver, mais qu'elle peut être un jalon sur la quête de salut qui est au cœur de l'homme, même si cette notion peut paraître aujourd'hui anachronique à beaucoup dans la forme qu'en propose le christianisme, à tel point qu'ils le cherchent dans d'autres rituels, profanes ou religieux.

Dans un premier temps, on peut, sans crainte de se tromper, affirmer que la recherche de la beauté nous sauve d'un mal insidieux et particulièrement mortifère : la médiocrité. Mère Geneviève Gallois, la redoutable peintre expressionniste et bénédictine, écrit dans une de ses méditations lapidaires de 1951 : « La Médiocrité. Je tremble en écrivant ce mot effroyable pire que le mot Crime ; mot et chose devant lesquels Satan lui-même reste étonné, car lui-même n'a pas su atteindre ce degré dans le mal. » En des termes moins violents aboutissant à une conclusion différente quant à ses convictions, André Comte-Sponville ne dit pas autre

chose : « Ce qui me fait le plus douter de Dieu, ce ne sont pas les horreurs, les massacres, mais la médiocrité. Peut-on imaginer un Dieu médiocre faisant l'homme à son image ? »

Avec mère Geneviève Gallois, nous pouvons dire cette prière : *A mediocritate, libera nos Domine !* En contemplant un monument aussi grandiose que la cathédrale de Rouen, par exemple, on ne peut qu'être saisi par le sentiment d'élévation, d'ampleur, de démesure, de cette œuvre humaine devant laquelle notre cher « moi » semble remis à sa juste place de passant minuscule et éphémère. Passent sur nous comme en cortège les âmes de ceux qui ont travaillé à la bâtir. Leurs efforts pour créer de la beauté jusqu'à des hauteurs presque inaccessibles pour l'œil, ce travail gigantesque et gratuit d'artistes et d'artisans anonymes œuvrant pour quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, au-delà de toute reconnaissance humaine. On peut cependant s'y sentir perdu. Marcelle Gallois, qui est encore loin de se douter qu'elle va prendre l'habit monastique mais qui est déjà attirée par la question religieuse, écrit vers 1914, après avoir passé un moment dans l'église St Sulpice : « Quelle caserne ! Il n'y a pas un endroit où se caser là-dedans... Dans la petite chapelle de la rue Monsieur (couvent dans lequel elle prendra le voile après quelques années d'hésitation), au moins, on se case... »

N'avons-nous pas, nous aussi, ressenti parfois plus d'émotion dans une modeste chapelle romane perdue au fond d'une campagne ou d'une montagne que devant les édifices les plus splendides ? La beauté qui se dégage du plus grandiose au plus modeste des édifices est-elle la même ? Les gens qui peignent savons bien aussi que leurs pinceaux sont souvent beaucoup plus inspirés par des corps imparfaits, un peu flétris ou malmenés, que par des modèles sans défauts dont la beauté évoque la froide harmonie formelle des kouroï de la Grèce classique ; c'est elle qui s'adresse à nous à travers le fameux sonnet de Baudelaire :

*Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.
Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris.
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes.
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.
Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études.
Car j'ai pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui rendent toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !*

En écoutant ces vers, l'on voit surgir l'image froide et parfaite, le dessin ingresque sans hésitation ni repentir, en un mot l'idéal classique qui fait triompher l'ordre et la symétrie. Un nu d'Ingres ou de Matisse est indéniablement beau, d'une beauté lisse répondant aux canons connus, attendus, répertoriés. Il nous conforte dans nos certitudes. Mais que dire d'un nu

d'Egon Schiele ou de Kokoshka, aux formes torturées qui disent la souffrance, la dureté de la vie qui passe sur les corps, et, à travers elle, l'empathie du peintre pour son modèle dont il fait ressortir une beauté autre, peut-être plus profonde, plus vraie ? Pascal s'exclame : « Quelle vanité que la peinture qui nous fait admirer des choses dont on n'admire point les originaux ». Vanité, vraiment ? Ou au contraire recherche de l'essentiel à travers le regard posé sur l'innommable, comme c'est le cas dans les tableaux que l'on appelle simplement des vanités, où la présence de la tête de mort, comme dans le fameux monologue de Hamlet, remet toute chose à sa juste place, c'est-à-dire à l'insignifiance au regard de l'éternité, et « du silence effrayant des espaces infinis » dont parle le même Pascal ? La vanité nous donne, non pas à admirer des choses que l'on n'admire pas ordinairement, mais bien plutôt à discerner le beau en toute chose. Et c'est là l'un des grands bienfaits que l'on retire de la pratique du dessin et de la peinture, d'apprendre à voir autrement, à se forger son propre regard sur les choses. « Le poète doit être voyant », comme le dit Rimbaud, ce qui suppose « un dérèglement de tous les sens ». Se mettre en état de transe pour transgresser l'opinion commune, pour atteindre un essentiel que certains nomment Dieu. (↑)

Cette beauté-là s'appelle aussi la vérité, ou du moins ce qui s'en approche avec intransigeance. Et elle n'est pas forcément appréciée de tous, elle est loin de faire l'unanimité. Sans parler de la peinture de Monet qualifiée d'impressionniste par dérision, comme chacun sait, avant de devenir l'une des œuvres les plus prisées et les plus chères du monde, on peut prendre l'exemple de Jean-Sébastien Bach. Ce compositeur, aujourd'hui reconnu de façon unanime comme l'un des plus merveilleux créateurs de beauté, dont le seul défaut maintenant est d'être trop joué, trop connu, trop entendu, de façon à régner dans une gloire trop évidente, est resté dans l'ombre pendant une longue période avant d'être sorti de l'oubli par Mendelssohn qui s'est passionné pour lui. Incroyable si l'on songe au caractère à la fois novateur et éternel de l'émotion que suscite sa recherche de l'harmonie la plus savante dans sa limpide simplicité. Comme l'a dit je ne sais plus qui, Bach est le meilleur agent de propagande de Dieu. Difficile de ne pas croire à Son existence en écoutant une de ses Passions! Et lorsqu'on voit l'envoûtement dans lequel a vécu Glenn Gould au cœur de la musique de Bach, que l'on aime ou pas son interprétation, l'on sent bien que quelque chose de surnaturel l'inspire et en émane, que cette musique est passage... vers le Salut avec une majuscule, promesse de ne pas sombrer dans le néant, ou simple planche de salut nous retenant au bord du dégoût, de l'écoeurement, de la révolte née de la médiocrité, de l'hypocrisie, du deuil, de l'injustice ?

À la deuxième acception, on répond positivement, sans hésiter. L'amour, fils de la beauté, comme Eros l'est d'Aphrodite, inspire la confiance, la joie, l'espoir. Pensons à Etty Hillesum, enfermée dans le camp de Westerbork d'où elle voit tous les jours partir des wagons pleins de Juifs épuisés dont elle s'est occupée depuis des semaines, avant d'être elle-même emportée à jamais vers l'horreur absolue. Elle est en train de goûter un moment de repos ou de répit au milieu de tâches harassantes et désespérantes, et elle lève pourtant les yeux sur l'horizon où se couche le soleil, à travers les fils barbelés qui enserrant le camp, et elle a ces mots : « On ne peut pas me voler ce coucher de soleil, cette beauté de la nature qui a été donnée à tout homme, riche ou pauvre, juif ou non » ; à cette minute, est-ce la beauté qui sauve Etty du désespoir qui devrait la submerger ? Ou n'est-ce pas plutôt le regard d'Etty qui sauve la beauté

d'un monde en proie à la destruction la plus folle ? C'est ce qu'elle sous-entend lorsqu'elle écrit à un autre moment : « Ce n'est pas nous qui avons besoin de Dieu, c'est Lui qui a besoin de nous, plus que jamais, en ce moment ». Ce Dieu n'a pas d'étiquette, il n'est ni Yavhé, ni Allah, ni Jésus-Christ, Il est ce qui nous fait vivre. Etty, « la femme qui ne savait pas s'agenouiller » quand sa vie était ordinaire dans un pays en paix, découvre Dieu en tâchant de puiser de la bonté au cœur de l'horreur absolue...

Cela donne à réfléchir et prouve bien qu'il n'y a pas de beauté en soi, mais une rencontre entre un objet, qu'il soit l'œuvre d'un artiste, celle d'un artisan, ou celle de la nature, et un être qui se projette en lui. Lorsque Cézanne s'attache à peindre une pomme, Monet la cathédrale de Rouen et Morandi inlassablement la même vaisselle ordinaire, il ne s'agit pas de vanité mais au contraire de profondeur, de cheminement pour faire advenir ce que Platon aurait appelé l'Idée que contient chacun de ces modèles, du plus trivial au plus complexe.

Je m'installe aujourd'hui pour écrire sur cette question qui a surgi devant moi comme un appel. Aujourd'hui, le vendredi qui suit le vendredi saint, illuminé de lumière et de douceur à vous faire croire à la Résurrection ! Tout semble renaître : les sourires ouvrent les visages, le pas se fait moins pressé, la vie semble prendre un tour nouveau. Il fait beau... Drôle d'expression. Qui fait beau ? Ce beau temps fait tout plus beau. On l'apprécie d'autant plus ici, en Normandie où il a la coquetterie de savoir se faire attendre, et décevoir rapidement les espoirs qu'il suscite. Aujourd'hui, tout est beau, plus beau encore que d'habitude, cette cathédrale, ces rues que les touristes arpentent et découvrent avec admiration, armés de leurs appareils photos, la flamboyante église St Maclou, toute cette splendeur dans laquelle j'ai la chance de baigner. Je viens d'achever un travail artisanal et j'ai la satisfaction d'avoir fait quelque chose de beau, que je trouve d'autant plus beau que c'est moi qui l'ai fait, et dont je vais pouvoir profiter quotidiennement ; en même temps, j'éprouve le soulagement d'avoir terminé une tâche un peu ingrate et salissante.

Je regarde mes mains : elles ne sont pas belles, en tout cas, pas au sens où l'on parle de belles mains dans la vitrine des manucures ou dans les lieux où l'on se produit avec élégance. Ce sont des mains qui ont travaillé, gratté, épluché, essuyé, porté. L'opinion commune les considère comme moches, peu présentables, presque choquantes, provocantes. La peine qu'elles ont prise fait visiblement peine à voir, elles ne plaisent pas. On leur préfère les blanches mains lisses qui n'ont pas eu contact avec la matière rugueuse. Pourquoi ? Et surtout, pourquoi voit-on s'arrêter avec des marques d'intérêt que l'on peut estimer sincères, au moins dans certains cas, un public incroyablement nombreux et souvent élégant, devant des toiles qui peuvent être des écorchés de Bacon ou des misérables de Van Gogh ?

D'emblée, nous voici au cœur de l'ambivalence fondamentale que cache la splendeur un peu factice de ce mot qui rassure. Personne ne l'a mieux exprimée que Baudelaire, à mon avis, dans son **Hymne à la Beauté**, qui répond au sonnet que j'ai lu tout à l'heure :

*Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
Ô beauté ? Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.*

*(...) Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe ? Ange ou sirène,
Qu'importe, - si tu rends, fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! -
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?*

À travers ces deux poèmes, un dialogue se poursuit entre le poète et la Beauté, sa déesse. On peut dire qu'il s'agit d'une prière dans laquelle l'orant questionne une divinité qui lui répond. On peut donc considérer ces œuvres comme le reflet d'une expérience mystique. Pour parvenir à cet éveil, on sait que Baudelaire n'hésitait pas à recourir à des moyens que l'on résume après lui sous le nom de « paradis artificiels ». Là où le mystique que nous pouvons dire authentique est saisi sans artifice par le divin qui s'exprime à travers lui, certains, moins avancés dans ce rôle de passeurs d'un langage surnaturel, doivent, pour créer la faille entre physique et métaphysique, employer des substances psychotropes. *Et l'on peut, pour cela te comparer au vin*, annonce d'emblée Baudelaire. *In vino veritas*, dit la sagesse des nations, convoquant cette notion d'ambivalence, elle aussi : on sait que certains ont le vin gai, que d'autres l'ont triste ; que la robe flamboyante d'un alcool peut nous griser dans un effacement des valeurs auxquelles nous tenons lorsque nous sommes sobres. Homophonie du mot : le vin vain vainc notre volonté pour nous entraîner dans une ivresse qui délivre de certaines pesanteurs pour mieux nous livrer à la paresse, pour nous barrer le chemin de la quête que doit être notre vie. Nous installer dans le gris, nous griser, pour éviter de fouiller les couleurs et les saveurs. Et pourtant, le vin peut prendre une autre dimension quand il devient sang du Christ pour les chrétiens. Écoutons la voix de Miguel de Unamuno, dans son fabuleux **Christ de Vélásquez**, lorsqu'il chante cette dimension symbolique du vin divin :

*La poutre maîtresse de la douleur massive
que sur ton cœur la pierre du remords,
œuvrant par la roue de la faute,
chargea de son poids,
et que dressèrent, comme des ogives,
les tristes mains pécheresses d'Ève,
foula sur le pressoir divin de ta poitrine
la liqueur qui lave nos peines.*

*Triste est le vin dans le désert,
là où il n'y a pas d'eau, mère de riante verdure :
triste le vin comme sang et triste ton âme,
Jésus, jusqu'à la mort. Mais ton jus,
tant que nous n'entrerons pas dans l'océan divin
sans surface ni fond et sans rivages, halte
de nos fleuves toujours pèlerins,
le soutien de de cette douloureuse traversée
du désert de la vie humaine,
c'est ton vin, seigneur,, ton propre sang,
ton vin triste de la douleur, le vin
de la vigne dont nous sommes les sarments.*

*Triste est le vin, oui ; mais il nous enivre
et nous apporte l'illusion, avec l'oubli.
Oh ivresse du sang rédempteur,
du vin du désert privé d'eau ;
folie de la croix, douleur savoureuse,
détachement de la vie, tu nous effaces
l'arrière-goût de vinaigre que, sur l'éponge
de son vain réconfort, nous laisse le monde !
Et il y a dans le vin de ton sang, oh Christ !
De l'eau, aussi, des sommets et sans souillure,
liqueur de vie qui pour jamais apaise
la soif de celui qui le boit
et devient, en son dedans, source jaillissante
qui apporte un éternel revivre.*

Ici aussi, l'ambivalence est omniprésente, en un jeu de bascule qui place le vin au centre d'une trinité qui va de l'eau au vinaigre, dans un mouvement temporel qui place l'essence dans l'instant puisque le vin naît de l'eau et finit en vinaigre si on ne le boit au moment-même où il atteint sa maturité. Le cru le plus précieux perd toute sa valeur s'il est le seul liquide buvable en plein désert. La folie guette quand on a le superflu mais pas l'essentiel, et n'est-ce pas la caractéristique de notre société d'abondance ? Toutes nos incertitudes, nos manques de repères moraux ou intellectuels, nous mettent dans un état d'instabilité qui nous conduit à nous raccrocher à ce qui demande le moins d'effort, à ce qui concerne uniquement l'aspect extérieur. Or, la Beauté naît du Chaos : « Premier de tout fut le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, siège inébranlable des dieux », dit Hésiode dans sa Théogonie. Or, dans nos galeries d'art, comme dans nos boutiques ou nos maternités, tout est fait pour présenter de beaux produits dans un conditionnement aseptisé qui fait oublier leur naissance sale et douloureuse, comme si les réalités de la genèse étaient chose honteuse. La vie sans vieillesse, sans maladie et sans mort, voilà ce que veut notre monde d'enfants gâtés. La beauté sans effort et sans son corollaire, la laideur, l'imperfection, doit obéir à des critères imposés de l'extérieur du sujet, par les mécanismes de la mode et du conformisme qui diffusent des modèles éphémères, voués à se renouveler au rythme des saisons, profits commerciaux obligent... Beauté de l'apparence contre salut de l'âme, étrange marché ! Beauté indispensable à la reconnaissance qui sauve de l'anonymat considéré comme la pire des damnations à l'heure de Facebook. Beauté, dernière planche de salut pour les mortels qui voient la mort comme un scandale et non comme l'envers d'une vie dont ils ne cessent pourtant de déplorer la dureté ? Beauté, déesse qui nous sauve du désespoir en nous rendant sensible l'Inaccessible, ou qui nous y replonge en nous faisant prendre conscience de notre impuissance ? (↑)

Adeline Gouarné

* * * * *

Dieu, le « tout-autre » ? (↑)

Le point de départ de cette réflexion est l'intuition souvent ressentie que cette expression, « Dieu, le tout-autre » ne correspond pas à ma foi, ou bien n'y correspond que partiellement, et donc ne me satisfait pas. Il me semble qu'elle est trop facilement brandie comme slogan par ceux qui, soit ne souhaitent pas (ou ne peuvent pas ?) examiner loyalement leur foi en un Dieu qui, en Jésus-Christ, s'est fait si proche de nous, soit sont mus par une forme de sacralisation suspecte de Dieu, et que cette formule leur permet de laisser à distance l'Être suprême qu'on ne doit pas approcher. J'entrevois l'expression comme se rapportant à une conception de Dieu insuffisamment christianisée, et peut-être trop unilatéralement dépendante d'une visée rationnelle, pour laquelle Dieu ne peut être que pris dans les mailles d'un absolu, d'un infini et d'une transcendance totales, et d'autant plus paralysantes qu'elles seraient le résultat de projections idéalisées.

Au rebours de ces perspectives, ma foi me suggère toujours à la proximité du Dieu qui s'est fait homme, homme qui d'ailleurs est lui-même à l'image de Dieu (Gen 2,4), et dont Jésus dit à Philippe : « qui m'a vu a vu le Père » (Jean 14,9). Cette même foi me présente Dieu comme un Père qui se penche sur ses enfants chéris, comme un Ami condamné alors qu'il était innocent et qui meurt en pardonnant à ses bourreaux, comme un Esprit dont en moi je sens la force et l'immensité. Le Dieu auquel je crois n'est pas tout-autre, ni très-haut, ni tout-puissant, mais au contraire, depuis qu'il a pris visage en Jésus-Christ, il est intensément proche et familier, et son altérité irréductible, qui persiste, bien sûr, est celle de mon Créateur et Sauveur dont le geste « incarnationnel » m'a transformé moi aussi en me rapprochant, malgré toute ma misère, de sa divinité. Et donc il me semble toujours, à chaque fois que j'entends l'expression « tout-autre », qu'elle tend à m'éloigner, me dissocier, me séparer de « celui que mon cœur aime » : si Dieu est le Tout-autre, et que « tout » veut dire ce que j'en comprends, à savoir tout à fait, absolument, sans reste, il n'y a plus entre lui et nous de possibilité de contact, la distance est infinie, et l'incarnation est rendue nulle. Une altérité transcendante au point de rompre toute possibilité de communion avec Dieu me fait peur, et me laisse dans l'orbe du *tremendum* et du *fascinans* chers à R. Otto.

Ces notations existentielles étant posées, et permettant de dire d'où je pars, il va de soi que ma foi elle-même n'est pas pure de toute historicité, et que je la reconnais imprégnée des références bibliques et théologiques au sein desquelles une réflexion sur l'infini, l'absolu et la transcendance de Dieu (et je parle bien du « Dieu de Jésus-Christ »), est fondée et nécessaire. Je sais que le Seigneur dont d'Israël a fait l'expérience est le Dieu trois fois saint (Lév 11,45 : « *Oui, c'est moi Yahvé qui vous ai fait monter du pays d'Égypte pour être votre Dieu : vous serez donc saints parce que je suis saint.* »), qu'il est celui dont la vue n'était pas supportable aux hommes et qui dans l'absolu n'a que faire, pour mener à bien ses projets, du compagnonnage des humains, comme Job finit par le comprendre. Je crois comme Isaïe (55,8-9) ces paroles de l'Éternel : « *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. ...* ». Et lorsque Jésus fait allusion à son être mystérieux : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham existât, je suis* » (Jean 8,58), je m'abîme en adoration stupéfiée devant l'impénétrable énigme

d'un homme de chair et de sang qui peut ainsi reprendre à son compte les paroles d'Exode 3,14. Je suis aussi saisi devant la figure de celui qui marche sur eaux de la mer (= de la mort), et que ses propres disciples ne reconnaissent plus : « *qui est-il, celui-là ?* » Jésus l'étranger, Jésus qui remonte aux cieux, Jésus le Vivant, comme Yahvé dont l'auteur de Hébr 10,31 dira « *Chose effroyable que de tomber aux mains du Dieu vivant !* ».

Méditant ces données scripturaires, les Pères de l'Eglise ont eux aussi insisté sur la transcendance d'un Dieu inconnaissable, incorruptible et infini car son essence de Dieu Créateur le mettait infiniment au-dessus d'une Création où le mal était entré et qui était à sauver. Pour Jean Chrysostome, « *l'intervalle qui sépare l'homme de Dieu n'est pas moindre que celui qui sépare l'argile et le potier, ou plutôt il est incomparablement plus grand* » (De l'incompréhensibilité de Dieu) et pour Denys l'Aréopagite : « *Non seulement Dieu déborde de sagesse et de sa saisie il n'est point de nombre (Ps 147,5), mais il transcende encore toute raison, toute intelligence, toute sagesse* » (Les noms divins, VII) Enfin, pour saint Thomas : « *Que l'âme soit élevée jusqu'à l'intelligible transcendant qu'est l'essence divine, cela ne peut être, tant qu'on est dans cette vie mortelle.* » (Somme théologique, Ia, Q12, art11). Mais alors même que je note ces références, bien d'autres me viennent aussi en mémoire, qui affirment la proximité et la ressemblance qui caractérisent la relation entre le Créateur et sa créature, caractéristiques qui sont à l'initiative de Dieu, sans doute, mais non moins réelles pour autant. Et surtout ces caractéristiques prennent un visage en Jésus-Christ, si bien qu'en lui, Dieu nous ressemble à s'y méprendre (combien n'ont vu, et ne voient toujours, en Jésus, qu'un simple humain !) et Il s'approche même tant que l'Humanité, aveuglée, l'a refusé, l'a torturé et mis à mort : « *Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli.* » (Jean 1, 10-11).

Comment donc faire la part des choses ? Est-il suffisant de dire que Dieu est « en même temps » tout-autre et non-autre ? Est-il « à la fois » inaccessible et familier ? Honnêtement, en maintenant cet écart, en gardant la tension entre altérité absolue (que dit l'expression « le tout-autre ») et intimité radicale (cf. « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi* » Gal 2,20), que fait-on, sinon éviter de prendre parti ? Je ne me plais pas trop, par exemple, dans la posture de Kierkegaard qui, pour éviter de risquer de simplifier Dieu, préfère écrire « le dieu » et préserver ainsi son altérité car nos discours, pense-t-il, sont toujours une prise de possession de lui. Pourtant Dieu ne s'est-il pas lui-même laissé saisir (« *Le fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs* » Mc 14,41)? Muni de telles précautions, ne risque-t-on pas, tout bonnement, de minimiser l'incarnation ? Une fois celle-ci admise (pôle intimité), on en revient, sans doute par respect à la transcendance divine, au pôle altérité : mais Dieu, lui, fait-il de même ? Une fois effectuée son incarnation, repart-il dans sa transcendance ? Langage désinvolte, il est vrai, mais théologiquement parlant, ne doit-on pas dire que l'incarnation, si elle révèle Dieu, et puisqu'elle le révèle intimement mêlé à notre humanité, nous ouvre l'intelligence à un Dieu non plus autre (comme on pouvait le penser avant l'événement de l'Incarnation) mais intime, proche et familier : à notre ressemblance ?

Viennent alors les avertissements en provenance de la tradition de lutte contre les grandes hérésies : si Jésus-Christ est trop humain, au point que sa divinité s'efface, si ne subsiste de l'aventure de l'Incarnation qu'un homme-Dieu (nestorianisme), aussi problématique eu égard

à la foi qu'un Dieu-homme (monophysisme), l'Incarnation est ruinée, d'un côté comme de l'autre. L'altérité de Dieu, en Jésus, doit-elle être affirmée au risque de tomber dans une compréhension du mystère déséquilibrée si l'on affirme sa trop grande identité avec l'humain ? Car si Dieu se fait proche au point que nous puissions le connaître aisément, le « tutoyer » comme l'un de nous, le risque idolâtre n'est-il pas que nous le fassions à notre image, alors que c'est le contraire seul qui doit être vrai ? Lorsqu'Augustin déclare : « *Toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même, et plus élevé que les cimes de moi-même.* » (Confessions, III, 6, 11 - il n'est pas sûr que l'auteur vise l'altérité de Dieu dans l'élévation ainsi décrite), le risque de ce genre d'intimité n'est-il pas une confiance excessive en ses propres forces, dont le pélagianisme fut une traduction historique contre laquelle justement Augustin lutta ?

Quel serait alors le bénéfice spirituel à retirer d'un « recentrage » sur l'altérité de Dieu ? L'intérêt de cette question ne réside peut-être pas seulement dans le cas d'une foi où la proximité de Dieu est devenue si intime qu'Il fait comme partie de moi. Si cette altérité relève d'une dimension de Dieu qu'il est profitable de conserver malgré la proximité de l'Incarnation, alors tout croyant devra s'en inspirer, même ceux dont la vie spirituelle est déjà colorée par l'abaissement de l'homme devant la majesté de Dieu. Le concile de Latran (1215) n'énonce-t-il pas qu'« *entre le Créateur et la créature on ne peut affirmer aucune ressemblance sans devoir affirmer tout de suite une différence plus grande* » ? Se recentrer sur l'altérité de Dieu pourrait d'abord permettre d'éviter une confusion entre ma volonté et celle de Dieu, et de rendre plus claire la présence d'une Loi, plus structurante ainsi que si elle est enfouie dans les replis de l'intimité. Ensuite, l'altérité divine s'associe sans doute davantage avec sa liberté : un Dieu trop familier, trop proche ne pourrait-il pas finir par ne plus me surprendre, et mon attente de lui ne viendrait-elle pas à s'émousser ? Enfin, qu'en sera-t-il de ma prière, si Dieu se fait si intime et si proche que je n'ai même plus besoin de lui parler ? Etant à ce point intérieur à moi-même, aurais-je besoin de me situer comme dépendant de lui, et ne risquerais-je pas au contraire de m'approprier sa voix ?

Toutes ces précautions me rappellent que la foi individuelle ne se décide pas indépendamment de la foi de l'Eglise, mais qu'elle a à s'éprouver en elle afin de rester dans la vérité. Cependant, l'expérience intérieure, et la vie de prière enseignent aussi, à leur manière. Une première idée de « solution » du problème se dessine à travers cette expérience intérieure. Quand je sens que Dieu m'est proche (ou ce qui revient peut-être au même : dans ma gêne vis-à-vis du titre « le tout-autre » pour le désigner), peut-être valorisé-je plus le Fils et l'Esprit, dont la proximité peut me sembler plus grande, que le Père qui en quelque sorte reste davantage dans l'invisible, le distant et le surplombant. C'est bien par l'incarnation que Dieu prend visage et se fait l'un des nôtres. Du Fils de Dieu on dira plus difficilement qu'il est « tout-autre ». Il est vrai que la Trinité ne se laisse pas si facilement séparer : le Fils n'est rien sans le Père et l'Esprit, et l'on me rétorquera facilement que la révélation en Dieu d'un Fils l'altère d'une manière si vertigineuse que toute idée de familiarité semble s'éloigner dans les profondeurs divines. Pourtant, St Irénée n'écrit-il pas, dans son Contra Haereses, I, 1, 27 : « *Il s'est exprimé avec bonheur, celui qui a dit que le Père lui-même, tout incommensurable qu'il soit, est mesuré dans le Fils : le Fils est en effet la mesure du Père, puisqu'il le comprend* » ?

Bien. Mais je dois dire que l'argument tenté ci-dessus, celui de la distance du Père, ne me convainc pas, en réalité. S'il y a de l'altérité en Dieu, ce n'est pas dans sa paternité, dimension qui me touche et m'attire comme un aimant. Car si Dieu est mon Père, alors je peux me considérer son enfant, et quoi de plus familier, de plus merveilleux ? Non, l'altérité de Dieu, je la sens quand même, mais les déterminations trinitaires, fruits de l'incarnation, me rapprochent de lui, m'ouvrent à lui, et m'aident à l'aimer bien plus que le terme générique de « Dieu ». Ce mot-là l'éloignerait plutôt. Alors, où se tient l'altérité divine ? Je crois qu'elle se trouve au cœur de sa familiarité et de son intimité même. Quand Augustin dans le passage des Confessions cité plus haut reconnaît son Seigneur comme « *plus intime que l'intime de moi-même, et plus élevé que les cimes de moi-même* », il fait l'expérience qu'en lui, il y a autre chose que lui : que dis-je, en lui naît et vit Dieu lui-même ; dans l'expérience du même (moi), je fais l'expérience de l'autre (Dieu), et c'est cette expérience de Dieu en moi qui me transforme et crée en moi une aspiration infinie qui ne cesse, ma vie durant, de m'élever, de m'encourager et de me révéler à moi-même comme lieu de Dieu : « *qui est donc celui qui se trouve au-dessus du sommet de mon âme ? Je monterai jusqu'à lui à travers mon âme même. Je traverserai ma propre force.* » (Confessions X, 7)

Dans le fond, l'altérité de Dieu se confond, ou s'associe, avec le désir qui m'habite de le rencontrer (et sa proximité, avec la joie de l'espérer). Tantôt je suis bouleversé par l'humanité de Jésus, par exemple lorsqu'il regarde l'homme riche venu l'interroger (Marc 10,21), et je pressens toute l'intensité, toute l'aventure qu'il y a dans la recherche de ce Dieu si aimant, tantôt je suis charmé par le visage humain si parlant de mes semblables, où l'empreinte divine m'apparaît comme lorsqu'on a vu, derrière le rideau, avant le spectacle, quelque chose du décor magique qui va nous enchanter. Tantôt c'est la vibration paisible et profonde du vert des arbres et de l'herbe. Ou bien tel chant, telle coulée de beauté, où fusent les larmes. Toutes ces expériences, parmi tant d'autres, me disent en leur langage la Parole silencieuse dont j'ai soif d'entendre la voix – elles me parlent de cet autre si proche qu'il me tarde de connaître, de cet hôte si familier et en même temps encore si inconnu : mon Seigneur. (↑)

Yves Millou

Spiritualité (↑)

Le pèlerinage des « Amis de Lourdes »

Depuis quelques semaines, j'avais inscrit sur le tableau de mes activités estivales le fait d'accompagner le groupe des « *gens de la rue* » au pèlerinage de Lourdes. Au mois de Mai, à la suite d'un cours d'hébreu, Catherine me sollicite pour l'accompagner à ce pèlerinage : elle est la seule femme du groupe. C'est elle qui est à l'origine de cette initiative prise il y a dix ans. Elle s'investit beaucoup auprès de ces hommes et m'a introduit à l'URAS, rue de Joyeuse où ils sont hébergés pour la plupart. Mon implication, pour l'instant, n'a consisté qu'à les accompagner à Lourdes. J'aurai sûrement l'occasion de les revoir au cours de l'année. L'URAS n'accueille que des hommes et nous sommes partis avec douze d'entre eux âgés de 50 à 60 ans environ.

Je savais en partant que cette expérience serait riche de contacts humains inhabituels pour moi. C'est en quelques mots que je me propose de vous faire partager ce vécu. Au cours de deux rencontres préparatoires, je commence par apprivoiser ces douze pèlerins volontaires. Je suis la seule de l'équipe à ne pas leur être familière mais ils m'ont très vite acceptée tant ils étaient heureux de partir voire de repartir à Lourdes.

Une des premières manifestations de leur reconnaissance s'observe à travers le gros effort qu'ils font pour avoir une présentation la plus correcte possible. Ils sont très conscients d'être observés comme des marginaux et ils ne veulent pas « nous faire honte » comme nous le dit Alain. Nous les aidons de temps à autre à maîtriser les tensions qui règnent parfois dans le groupe, l'ambiance favorable de la cité Saint Pierre est propice à cette démarche.

Leur plus grande joie, c'est d'être appelés par leur prénom : l'identité de chacun est respectée. Ils se sentent reconnus et aimés. Dès la première rencontre, Jean-Gabriel l'a ainsi exprimé : « A Lourdes, nous sommes portés par une force et nous sommes reconnus. » Pour quelques jours, ils ne sont plus ces anonymes de la rue.

L'écoute attentive qu'on leur porte les rassure et assez vite on gagne leur confiance. Au bout de quelques jours, ils ont plaisir à me raconter leurs espiègleries d'enfant. Ce qui les surprend le plus c'est qu'on ne porte aucun jugement sur leur façon d'être et de vivre. Dès le troisième jour l'expression de leur visage est plus détendue et leurs sourires sont émouvants.

Au cours d'une soirée, nous avons souhaité des anniversaires autour d'un gâteau et nos deux héros du jour ont reçu un livre sur Sainte Bernadette. Ce fut un des temps forts car la joie et l'amitié étaient sincères. Alain ému en a pleuré de joie et a pris son livre avec un respect inoubliable. Jacky fatigué, nous quitte en disant : « je n'oublierai jamais votre amitié. »

A travers les diverses activités proposées : visites, promenades, arts plastiques ; on avait l'impression que les compétences et les connaissances de chacun enfouies par les épreuves de la vie réapparaissaient. J'ai réellement été surprise par les travaux de certains.

Beaucoup ont connu une vie de travail et familiale. Ils sont père et grand-père. Certains vivent une rupture totale avec leur famille ; d'autres voient de temps à autre les leurs. Ils vivent souvent avec ce sentiment amer que leur vie est bien misérable et «qu'en pense Dieu ? » comme me l'a évoqué Dominique lors d'une conversation. Notre discussion s'est longuement portée sur la clémence et la miséricorde de Dieu. J'ignore si ce débat a été bien reçu et réconfortant. « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux. »Mt 5,3. Cette béatitude expliquée avec leurs mots reste une gageure à leurs yeux. Il est cependant difficile d'entendre quelques mots de la part de certains et c'est avec beaucoup de délicatesse qu'on essaie de dialoguer. A ce niveau, je me suis sentie très petite.

Tous ces témoignages entendus au cours de la semaine sont une véritable prise de conscience que la vie de chacun est merveilleuse mais que des difficultés comme des ruptures familiales, le chômage, ou des troubles psychologiques peuvent anéantir à ce point un être humain. Bien sûr chacun vit différentes épreuves au cours de sa vie, mais, tant que les blessures sont surmontées, on imagine mal la grande détresse morale de ceux qui souffrent et tombent sur le chemin, n'ayant comme seul remède toutes sortes d'addictions pour oublier leur misère.

Ce pèlerinage par sa dimension spirituelle nous a tous invités à la prière, la réflexion et à la méditation.

Au cours des différents temps de prière, tous ceux qui ont reçu une éducation religieuse récitaient avec joie et conviction le Notre Père et le Je vous salue Marie. A la sortie de l'oratoire, certains partageaient volontiers leurs connaissances religieuses avec l'un d'entre nous. En tant que baptisés, prêchons avec foi et conviction **le DIEU de MISERICORDE**. Quel réconfort pour ceux qui souffrent !

Nous avons assisté à la messe d'ouverture, à la messe internationale et à la messe d'envoi avec tous les pèlerins du diocèse. Certains ont entonné avec joie des "alléluia". Mais la messe la plus émouvante fut celle vécue ensemble dans la petite chapelle de la cité Saint-Pierre où Eric a fait sa première des communions. Ce fut une telle fête pour lui qu'il est arrivé vêtu d'un costume et d'une cravate toute neuve. Chacun l'a entouré à sa manière. Yann a lu le passage du livre de Ruth proposé en ce jour. Le signe de paix fut particulièrement **chaleureux** et **vrai**. Cette messe fut le temps le plus marquant de ce pèlerinage et d'autres ont sollicité le fait de se mettre en chemin pour recevoir eux aussi le corps du Christ. Beaucoup ont exprimé le fait qu'ils iraient de temps à autre à la messe du dimanche à la cathédrale.

Peut-être que nous aurons la joie de vivre un Baptême lors d'un prochain pèlerinage ?

La semaine s'est terminée par le chemin de croix, chacun est resté très silencieux et les visages exprimaient le fardeau d'une vie très difficile. Les temps passés dans les sanctuaires et au pied de la grotte furent très recueillis, chacun a su attendre le chemin du retour pour s'exprimer ou laisser échapper quelques agacements. Ces démarches mariales se sont toujours faites dans une ambiance joyeuse et " bon enfant". La joie rayonnait même sur les visages les plus fermés.

Ce qui me restera de plus marquant de ce pèlerinage, ce sont les visages de ces hommes qui s'ouvrent au fil des jours et qui expriment une certaine joie de vivre dans cette cité Saint-Pierre. Quel que soit votre visage, chacun s'arrête pour se dire bonjour et vous proposer un service si cela est nécessaire. Nos douze pèlerins n'ont pas été sans trouver un bras tendu pour les aider à marcher et les écouter. Tous ces gestes les étonnent d'abord mais ils restent ancrés dans leur mémoire à tout jamais : ils ont rencontré des frères et des sœurs qui s'arrêtent sur leur chemin comme le Bon Samaritain. Dans cette cité Saint-Pierre, nous pouvons sans scrupule laisser nos évangiles fermés pour en vivre pleinement.

Allons sur tous les chemins, prêcher la Bonne Nouvelle. (↑)

Marie-Josèphe Savoye

* * * * *

« Dis seulement une parole... » (↑)

Je me suis souvent demandé si la liturgie, en plaçant cette parole du Centurion (Mat 8,8) dans le temps de la préparation eucharistique, avait comme but qu'une parole particulière soit prononcée par le Seigneur - et entendue par ceux qui en avaient besoin - afin que celle-ci les guérisse. « Quelle » parole pourrais-tu bien dire me concernant, Seigneur, pour me guérir ? Et comment l'entendre, si un jour tu me la disais, à ta manière ? Combien de malades – bien plus que moi, d'ailleurs, qui suis en bonne santé – pensent et ont pensé à cette parole qui pourrait venir les guérir, alors qu'ils s'appêtent à recevoir le corps de celui que l'on appelle le Médecin des âmes ? Je suppose que la tradition liturgique n'a pas particulièrement prévu que les participants à l'eucharistie s'approprient ainsi le mot « parole », et s'interrogent sur une parole personnelle qui pourrait leur être adressée de la part du Seigneur, et qui les guérirait par son efficace miraculeuse. Elle a plutôt prévu que les chrétiens participant à la communion se placent spirituellement dans la posture de foi du centurion qui, on s'en souvient, était venu au devant de Jésus à Capharnaüm et l'avait informé de la souffrance de son enfant malade à la maison. Or, quand Jésus lui avait répondu qu'il allait aller le voir, le centurion l'avait arrêté en lui disant qu'il ne méritait pas que celui-ci entre sous son toit, mais qu'il dise seulement une parole, et son enfant serait guéri. On se souvient aussi que le centurion illustre sa demande par son cas personnel : « Car moi, qui ne suis qu'un subalterne, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va ! et il va, et à un autre : Viens ! et il vient, et à mon serviteur : Fais ceci ! et il le fait. » Et Jésus, plein d'admiration, de s'exclamer : « En vérité, je vous le dis, chez personne je n'ai trouvé une telle foi en Israël. » L'épisode se termine ainsi : « puis il dit au centurion : "Va ! Qu'il t'advienne selon ta foi !" Et l'enfant fut guéri sur l'heure. »

Peut-on dire que cette dernière phrase de Jésus corresponde à la « seule parole » qu'attendait le centurion ? Et donc que le « malade » ou le pécheur qui s'avance vers la table de la communion reçoit sa guérison de par la foi qu'il professe ? Ainsi, s'il avance vers l'autel avec foi, celle-ci possède la puissance de le guérir, selon un pouvoir salvateur que Jésus attribue

régulièrement à la foi : « ta foi t'a sauvé » (voir par ex. Mat 9,22, Marc 5,34 ou 10,52). La formule « Qu'il t'advienne selon ta foi ! » se retrouve aussi en Mat 9,29 quand, des aveugles ayant apostrophé Jésus et demandé qu'il les guérisse, ce dernier leur demande « Croyez-vous que je puisse faire cela ? », et sur leur réponse positive, il leur touche les yeux et leur dit « qu'il vous advienne selon votre foi. » On est donc fondé à considérer cette phrase comme « la seule parole » attendue par le centurion, et que Jésus prononce à son intention au vu de sa foi. Cependant, quand l'officier propose à Jésus les exemples d'ordres tirés de son expérience de commandement, et donc les paroles que Jésus aurait pu dire, il mentionne « Va », « Viens », ou « Fais ceci ». Sans doute pensait-il que Jésus allait prononcer une telle parole concernant la guérison de son enfant, ce qui (en conservant la logique du supérieur s'adressant à un subalterne) aurait donné : « Qu'il soit guéri ! » Mais Jésus dit autre chose ; en substance : « puisque tu as la foi, ton enfant vit ». Il aurait pu dire : « ta foi l'a sauvé ». Il fait ainsi coopérer le centurion au miracle, ou même il lui dit que c'est lui-même, par sa foi, qui l'a rendu possible. Et donc il nous rappelle, à nous aujourd'hui, que la prière est toute-puissante (cf. Mat 21,21-22 : « "En vérité je vous le dis, si vous avez une foi qui n'hésite point, non seulement vous ferez ce que je viens de faire au figuier, mais même si vous dites à cette montagne : Soulève-toi et jette-toi dans la mer, cela se fera. Et tout ce que vous demanderez dans une prière pleine de foi, vous l'obtiendrez." »)

Telle est du moins la conclusion à laquelle on doit aboutir lorsqu'on lit l'histoire jusqu'au bout. Cependant, il me semble que lorsqu'on récite la prière du centurion avant la communion : « Seigneur je suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri », on se place facilement dans une attitude d'attente et de passivité, comme s'il dépendait seulement de Dieu de nous guérir, et pas vraiment de notre foi en lui. On se dit (et cela vaut peut-être pour toute prière) que la réalisation de notre prière dépend de Dieu, que c'est lui qui, s'il le veut, et comme il le veut, agira, ou pas. Et peut-être délègue-t-on assez facilement à Dieu lui-même la tâche de faire advenir, selon son bon vouloir, ou ses voies, ce que exprimons dans la prière et que du coup, nous ne le demandons pas vraiment, lui laissant la charge de « lire entre les lignes », ou de deviner ce que nous n'osons pas demander ? Or, si nous demandions « de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre intelligence et de toute notre force » (Luc 10,27), qui sait ce qui se passerait ? Et s'il ne se passait « rien », saurions-nous voir le quelque chose dans ce rien ? Savons-nous bien « qui » prie, lorsque nous prions vraiment ?

Au fait, qu'admire exactement Jésus dans la foi du centurion, au point où « nulle part en Israël il n'a observé une telle foi » ? J'ai lu quelque part que le centurion aurait perçu en Jésus son obéissance filiale vis-à-vis de son Père, et qu'il y faisait référence, en somme, quand il rappelait sa propre autorité en tant que subalterne dans l'armée. Si Jésus opère des miracles, c'est en vertu de sa propre foi de Fils soumis à l'autorité de son Père. De fait, c'est ce que dit Jésus en Jn 5,19 : "En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. » Et en 5,30 : « Je ne puis rien faire de moi-même ; (...) je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » Mais même si ceci me semble tout à fait éclairant et intéressant, je crois que ce n'est pas tout à fait ce qui est en jeu dans l'intervention du centurion. Ce qu'il est

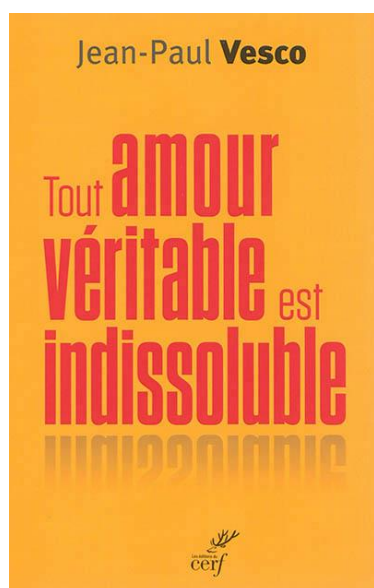
en train de dire à Jésus, c'est : « tu n'as pas besoin de te déplacer pour voir/toucher mon enfant : ta parole suffit, une seule parole de toi suffit, comme moi je le fais quand je dis à mes soldats (moi qui ne suis pourtant qu'un subalterne) : « va ! », viens ! », et qu'ils le font sur l'audition de ce seul mot. Tu n'as besoin que de ta parole pour guérir, sauver, créer un homme nouveau. »

On peut déjà signaler le minimalisme thaumaturgique de Jésus dans cet épisode, je veux dire qu'il porte si peu le miracle à son propre crédit qu'il évite de mettre en scène la guérison elle-même. Celle-ci doit être rappelée par le narrateur (« Et l'enfant fut guéri sur l'heure »). Ceci tranche avec d'autres récits plus sensationnels, soit mis en scène ailleurs dans les évangiles (où les évangélistes ont bien dû montrer Jésus faisant des miracles, même si, comme on le sait, il tentait de minimiser leur dimension spectaculaire qui éloignait le regard de la foi, seule réellement importante, au profit du prodige), soit dans le monde hellénistique, ainsi que l'on le sait par les chroniques de l'époque, où les exploits des faiseurs de miracles recevaient le maximum de publicité. Mais l'accent mis sur la parole seule opérante de Jésus dans ce passage possède un intérêt théologique majeur : toute l'essence de Jésus, en tant que Verbe (logos) de Dieu se situe dans sa parole (logos), et lorsqu'on prononce ces mots « dis seulement une parole », on se place du point de vue de Dieu lui-même qui, pour sauver le monde, justement, n'a « dit » qu'une seule Parole : son Fils, Lui-même. Personne d'autre n'était nécessaire ; personne n'était aussi indispensable.

Si bien que lorsqu'on redit ces mots, les mots splendides du centurion : « dis seulement une parole », c'est comme si on s'adressait à Dieu, devant le mystère en train d'être réalisé, et qu'on confirmait son geste sauveur d'envoi de son Fils, son unique Parole, qu'il a « dite », et donc donnée pour que nous ayons la vie. Je crois aussi que par unique, il ne faut pas entendre cela dans l'exclusion des autres révélations religieuses ailleurs dans le monde : cette seule et unique Parole est la même, qu'elle parle au cœur de l'islam, de l'hindouisme, des autres grandes religions, et même dans la conscience des athées. L'unique Parole dite par (venue de) Dieu parle au cœur de tout homme, et se médiatise selon sa culture et son histoire. Elle peut guérir dès qu'on croit en elle avec rigueur et sincérité. En Jésus cependant, elle s'est faite homme, car rien n'empêche Dieu de se dire comme il le veut, et cette expression-là (le Verbe incarné) est celle qui nous permet de la reconnaître à l'œuvre dans ses autres expressions historiques. Sans Jésus-Christ ressuscité dont l'Esprit se répand sur toute chair, qui peut reconnaître l'unicité de la Parole de vérité présente en tout homme ? De même, c'est cet Esprit du Christ répandu universellement qui fait dire aux hommes droits que Dieu est un, et que les guerres de religion sont essentiellement un aveuglement à cette réalité créatrice. Le christianisme a, de façon particulière, une responsabilité à cet égard, lui qui s'est si longtemps cru détenteur de « la » vérité sur Dieu. C'est pourtant vrai qu'il la détient, mais cette vérité ce n'est pas que la foi chrétienne est la seule vraie et que les autres le seraient moins ; cette vérité c'est que Dieu n'a qu'une Parole. Cette Parole s'est incarnée, oui, pour notre plus grand bénéfique. Mais s'ensuit-il qu'elle ne s'exprime pas ailleurs, autrement, selon le bon vouloir d'un Esprit qui demeure où bon lui semble, pour guérir toute infirmité et toute maladie ? (†)

Yves Millou

Actualité des livres (↑)



Jean-Paul VESCO : Tout amour véritable est indissoluble - Editions du Cerf - 112 pages – 9 €

Dominicain, évêque d'Oran, le frère JP Vesco est aussi juriste. Et dans ce livre, pour ouvrir la réflexion sur les divorcés-remariés, son regard pastoral fait aussi appel au droit. Dans ce livre courageux, il veut articuler un ensemble de questions en jeu : la nature de « mariage indissoluble » ; l'unicité du sacrement (pas deux fois le sacrement de mariage) ; l'expérience d'un véritable amour dans une seconde union ; la question du pardon. Sa démonstration - son « approche » serait un terme plus juste - veut concilier l'expérience des couples, la théologie du sacrement de mariage, la question du pardon, qui peut ouvrir aux divorcés remariés l'accès à l'eucharistie. Une réflexion pleine de finesse, et d'humanité, qui demande l'attention du lecteur, pour suivre patiemment son argumentation.

Il sait bien, nous savons bien que des chrétiens engagés dans une seconde union après divorce peuvent vivre une nouvelle alliance, un véritable amour, qui peut être confirmé par la naissance d'enfants. Or dans le droit canonique de l'Eglise, théoriquement, ces personnes sont en état de péché, et considérées comme en situation d'adultère. Ils ne pourraient en sortir qu'en abandonnant leur nouveau conjoint, ou en acceptant de « vivre comme frère et sœur »... ! Sinon, ils ne peuvent pas accéder ni à la réconciliation, ni à l'eucharistie, qui sont pourtant signes pour tout chrétien de la miséricorde et de l'amour infini de Dieu qui se donne à l'homme pour qu'il vive...

Comment en sortir ?

« J'ai la conviction qu'il est théologiquement possible d'affirmer en même temps l'indissolubilité de tout amour conjugal réel, l'unicité du mariage sacramentel et la possibilité d'un pardon en cas d'échec de ce qui constitue l'une des plus belles mais aussi des plus périlleuses aventures humaines, le mariage pour toute la vie. »

JP Vesco commence par distinguer entre indissolubilité et unicité du mariage chrétien. Est indissoluble toute union et engagement véritable entre un homme et une femme ; ce qu'atteste Jésus quand il rappelle : « L'homme quittera son père... tous deux ne feront plus qu'un. » C'est ainsi « dès le commencement », avant même qu'il soit question du sacrement de mariage. La preuve en est que l'Eglise elle-même reconnaît comme indissoluble le mariage civil de deux personnes non-baptisées. Dans la logique du P. Vesco, on peut dire que deux unions contractées dans un amour véritable sont toutes deux indissolubles.

Par contre, le sacrement de mariage comme signe de l'union du Christ avec son Eglise ne peut être qu'unique. Il ne peut donc y avoir deux fois sacrement de mariage pour des baptisés. Unicité du mariage sacramentel.

Mais pourquoi ne peut-il pas y avoir de pardon tant que dure la nouvelle union d'un homme et d'une femme ? Sont-ils vraiment en situation d'adultère ? Et JP Vesco fait appel à une notion juridique qui n'est pas sans conséquence sur le genre de « péché » qui est en cause : « Cette notion de persistance obstinée dans un état de péché grave est bien sûr sans rapport avec la vie de tant de ces couples qui mettent tout leur cœur à (re)construire jour après jour une vie conjugale vraie et féconde. Leur vie n'a pas grand-chose à voir avec le désordre et la duplicité d'une vie adultère qui suppose une relation simultanée avec deux personnes, ce qui n'est pas leur cas »

Regardons, dit-il, la situation des divorcés remariés aux yeux de l'Eglise : ils seraient en situation d'adultère, situation de péché, regardons de quel péché il s'agirait d'être pardonné. Et il fait une distinction éclairante, et qui rend certainement compte de l'expérience de nombreux couples. Un acte commis une seule fois, la rupture de la première alliance, une « infraction instantanée » (un terme juridique évoqué par le P. Vesco) que l'on assume lors d'une seconde union, qui crée une situation irréversible, sans possible retour en arrière, et dont on demande pardon, un tel acte peut être pardonné. Par contre une « infraction durable » comme un acte d'injustice qui persiste dans le mal ne peut pas être pardonné. Et il donne comme exemple un acte de vol qui est suivi de recel, dans ce cas il y a obstination dans le mal. On ne peut guère parler de « persistance dans le mal » pour les divorcés-remariés.

Une « infraction instantanée » peut être pardonnée, ce qui ouvre la porte au pardon, à l'absolution et à l'eucharistie. C'est alors à l'Eglise de proposer un cheminement pastoral de miséricorde. Et le P. Vesco de rappeler deux éléments à prendre en compte dans ce pardon, pour qu'il ne soit pas un « pardon à bon compte » : le caractère public du mariage qui a aussi engagé le peuple chrétien ; et la nécessité de porter un regard sur l'échec du mariage sacramentel. (↑)

Henri Couturier

Une vidéo intéressante à visionner en rapport avec ce livre : http://www.lavie.fr/debats/etats-generaux-christianisme/l-eglise-doit-elle-changer-sur-la-famille-revivez-le-debat-en-video-02-10-2015-66984_519.php

Sitographie (↑)

Christianisme et écologie

Articles de revues en ligne :

Frédéric Dufoing

« Vers un écolisme chrétien »

<http://revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/CHRISTIANISME.pdf>

[Cet article est paru sous le titre «Le Christianisme est-il éco-compatible ?

Retour sur les critiques environmentalistes du christianisme et la réappropriation chrétienne de l'écologie» dans *Krisis*, n° 36, avril 2012]

André Gounelle

Christianisme et écologie. Le paysage écologique [en ligne]

http://blog.bibleetcreation.com/public/Bible_et_Theologie/christianisme_et_ecologie-Gounelle.pdf

Maréchal Jean-Paul, « L'éthique écologique de la Bible. », *Ecologie & politique* 2/2006 (N°33), p. 185-200 [en ligne] URL : www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2006-2-page-185.htm

Frédéric Baudin, Bible et écologie. Protection de l'environnement et responsabilité chrétienne, dans *La Revue réformée*, n° 232 [en ligne]

<http://larevuereformee.net/articlerr/n232/bible-et-ecologie-protection-de-lenvironnement-et-responsabilite-chretienne>

Le site des *Assises chrétiennes de l'écologie 2015* : http://rencontres-ecologie-2015.assises-chretiennes.fr/assisces_chretiennes/Accueil.html organisées par Mgr Dominique Lebrun, alors évêque de Saint-Etienne et nouvel archevêque de Rouen.

2 articles de presse :

Chrétiens et écologie, la place de l'homme dans la Création

En 1967, l'historien américain Lynn White soupçonnait le christianisme d'être à l'origine de la crise écologique contemporaine, dans *La Croix*, 3 juin 2015

<http://www.la-croix.com/Actualite/France/Chretiens-et-ecologie-la-place-de-l-homme-dans-la-Creation-2015-06-03-1319085>

La "conversion écologique" séduit des chrétiens de toutes tendances

Olivier Nouaïllas , dans *La Vie*, 10/03/2015

http://www.lavie.fr/actualite/ecologie/la-conversion-ecologique-seduit-des-chretiens-de-toutes-tendances-10-03-2015-61065_8.php

Paul PAUMIER

Bibliographie (↑)

Sur le péché originel :

Georges MINOIS, *Les Origine du mal : Histoire du péché originel*, Fayard, 2002

Alain CUGNO, *L'existence du mal*, Points Essais, Seuil, 2002